

# NE MANGE PAS CE LIVRE

MALI, MAURITANIE, MAROC...  
LES ENJEUX  
DES MANUSCRITS AU SAHARA

Romain Simenel

Entretiens avec Murtada Calamy



 Le Royaume des Idées

DU MÊME AUTEUR

**Essais**

*L'origine est aux frontières,  
Les Aït Ba'amran, un exil en terre d'arganiers*  
CNRS éditions, Paris, 2010.

*De Bojador à Boujdour,  
Nomades, poètes et marins du Sahara atlantique*  
éd. La Croisée des chemins,  
Casablanca, 2014.

**Articles sur le sujet**

« Le livre comme trésor,  
Aura, prédation et secret des manuscrits savants  
du Sud marocain »  
*Terrain*, septembre 2012

« Derrière les combats, un conflit religieux »  
avec Mehdi Meddeb et Léa-Lisa Westerhoff,  
*Le Monde*, 22 avril 2013

**Ne mange pas ce livre**

© **A. Retnani**, éditions La Croisée des chemins  
1, rue Essanâani, Bourgogne, 20050 Casablanca, Maroc.  
**ISBN** 978-9954-1-0475-0  
**Dépôt légal** 2014 MO 1552  
**Courriel** [editionslacroiseedeschemins@gmail.com](mailto:editionslacroiseedeschemins@gmail.com)  
**Web** [www.lacroiseedeschemins.ma](http://www.lacroiseedeschemins.ma)

NE  
MANGE PAS  
CE LIVRE

MALI, MAURITANIE, MAROC...

LES ENJEUX

DES MANUSCRITS AU SAHARA

**Romain Simenel**

**Entretiens avec Murtada Calamy**





*Dirigée par Driss C. Jaydane, la collection Le Royaume des idées se propose de présenter au public des textes courts mais denses, prenant la forme d'essais, d'entretiens ou de débats contradictoires. Des paroles d'intellectuels, c'est-à-dire de citoyens qui pensent, de femmes et d'hommes engagés dans le monde des idées, à l'heure où notre pays vit une mutation profonde, tant culturelle que sociale et politique.*









«*Yâ Laykataj, lâ ta'kul hâdhâ l-kitâb*»,  
littéralement «*Ô Laykataj, ne mange pas ce livre.*»  
Formule talismanique, inscrite sur le rabat d'une  
couverture, et qui s'adresse par son nom propre  
à un djinn emblématique de la catégorie  
des génies destructeurs de manuscrits.

La graphie se termine par trois points en triangle,  
qui sont la ponctuation habituelle de fin de verset  
dans les corans manuscrits, plaçant ainsi la formule  
sous la tutelle du livre saint.

Traduction : Constant Hamès. Photo : R. Simenel, 2007.



## Avant-lire

**R**OMAIN SIMENEL est un chercheur très actif, occupé de mille projets, et constamment en déplacement entre Rabat, Laâyoune, Paris, Tanger ou, en vacances, à Kyoto... Depuis un long moment déjà, Abdelkader Retnani, Driss C. Jaydane et moi-même espérons, pour *Le Royaume des idées*, qu'il nous confie un texte sur ces manuscrits du Sahara qui lui tiennent tant à cœur.

C'est que, nous expliquait-il, bien sûr, le conflit malien avait une de ses racines dans la situation faite aux Touaregs. Soit, selon ceux-ci et en un très grossier résumé : le tracé des frontières coloniales coupant leurs zones de nomadisation ; le fait que leurs pâturages

*ancestraux, au Niger notamment, sont dévastés par les mines d'uranium, poussant par là même toute une génération à chercher sa survie dans le trafic et la contrebande ; que ces activités sont démultipliées par l'arrivée des cartels de la drogue sud-américains dans la région ; que sont venus de Libye des guerriers formés et armés fuyant la chute soudaine du régime de Kaddhafi... Mais l'on n'oubliera pas les inévitables et anciennes tensions entre le mode de vie des sédentaires et celui des nomades, dont la fière seigneurie du désert n'a pas laissé que des bons souvenirs chez les premiers. Ce que tente de surmonter, avec plus ou moins de réussite, l'État malien dans sa construction d'une citoyenneté pour chacun. Tout cela peut se lire dans la presse, en cherchant bien. Mais, à la surprise de tous nos gouvernants, le choc déstabilisateur porté en 2012 par le mouvement indépendantiste et laïc des Touaregs a servi de tout autres intérêts, dont seuls quelques témoins ou observateurs avisés semblaient avoir remarqué la présence préalablement.*

*Romain Simenel, à l'évidence l'un d'entre eux, nous racontait que depuis, au moins, le*

*XVI<sup>e</sup> siècle, toute la vie sociale de la région sahélienne, de Laâyoune à Tombouctou, en passant par Chinguetti, est structurée par la sainteté, la walaya. Soit un islam soufi, savant et lettré. Preuve en sont les innombrables manuscrits de la région, véritables trésors à la valeur inestimable, quel que soit le point de vue auquel l'on se place : celui du Saharien, lettré ou non, celui du chercheur, occidental ou pas, ou... celui du prêcher wahhabite.*

*Car c'est l'arrivée, à la fin des années 1990, de ces nouveaux acteurs, prédicateurs pakistanais ou fondations du Golfe, qui, non seulement déstabilise l'ensemble du fragile équilibre social qui prévalait tant bien que mal jusqu'ici, mais, aussi, provoque une véritable chasse aux écrits, à ces manuscrits. Chasse qui pourrait paraître une tentative d'effacement des traces historiques — et des ressources — de ce que fut la haute civilisation saharienne durant les siècles précédents. Ces mêmes récents prosélytes, de plus, fournissent le terreau idéologique nécessaire à l'apparition de groupes extrémistes. Ce qui fait dire à Romain Simenel que l'action militaire contre*

*ces derniers groupes armés ne peut être, dans le meilleur des cas, que le traitement d'un symptôme, mais certainement pas une solution à une crise bien plus menaçante, que signe et manifeste le destin des manuscrits du Sahara. C'était de ceci qu'il voulait nous parler.*

*Malheureusement, notre chercheur s'apercevait invariablement qu'à son grand regret le temps lui manquait pour le rédiger. Nous avons alors décidé de contourner l'obstacle : discutons, enregistrons notre conversation, et nous devrions peut-être pouvoir en tirer un texte court et abordable, dans l'esprit de la collection.*

*C'est ainsi qu'un beau jour de mars 2014, nous nous sommes assis tous deux au calme, sur la terrasse de sa villa r'batì, autour d'un thé, avec le chat Diego, à l'ombre des lauriers et du citronnier...*

*Puisse cet ouvrage donner envie au lecteur d'en savoir plus.*

M.C.







**DE GAO À KIDAL**  
**Le Nyaye,**  
**ce n'est pas rien**

**Q**UESTION. *Dans le train qui m'a amené de Casablanca à Rabat, j'avais en face de moi un cadre marocain, avec une grosse montre au poignet, qui lisait la plaquette d'un salon économique consacré au commerce entre le Maroc et l'Afrique de l'Ouest. En ouvrant l'exemplaire du Monde que je venais d'acheter, je me suis aperçu que le gros titre de Une était sur le Sahel et les engagements des armées américaine et française dans cette région. Or, te connaissant un peu, je me suis souvenu que tu dis souvent que, si on veut comprendre tout ça, il faut connaître l'histoire des manuscrits au Sahara. Pourquoi ?*

ROMAIN SIMENEL. Oui, la manière dont le Maroc est impliqué dans cette guerre au Sahara, qui sévit actuellement au Mali, s'illustre parfaitement dans la guerre du livre, une guerre du manuscrit, qui existe depuis, allez..., presque deux siècles.

Alors, une guerre du manuscrit, ça veut dire quoi? Ce n'est pas une guerre où l'on pourrait faire un parallèle avec le moyen-âge et l'obscurantisme avec cette chasse aux manuscrits « marginaux » qui véhiculaient des sagesses qui n'étaient pas acceptées par la religion. Là, c'est autre chose. En fait, c'est une guerre du savoir. Une guerre du savoir religieux entre deux courants de l'islam qui s'opposent sur tous les points. D'un côté, celui d'un islam érudit, ouvert sur les autres, sur les cultures y compris non-musulmanes, et donc une culture qui se veut la traductrice des réalités plurielles, au sein de l'islam, c'est-à-dire la tradition soufie. De l'autre, une connaissance religieuse beaucoup plus basée sur l'unité du dogme, sur l'abandon

des disparités et sur une homogénéité du culte que prêchent les mouvements extrémistes, notamment les mouvements wahhabites et salafistes.

Or, c'est vrai que cette histoire de Tombouctou, du Sahel, etc., on nous l'a présentée avant tout comme celle d'un pays qui cherche à être libre, à ne pas se faire envahir par des groupes terroristes, et des « gentils » alliés, les États-Unis et surtout la France, qui viennent à la rescousse pour sauver le pays. Mais, en réalité, ce n'est pas du tout ça. La France peut faire la guerre tant qu'elle veut à des groupes comme Al Qqmi ou autres, il n'en reste pas moins que le dogme est déjà là, le message est passé. Et, finalement, la véritable guerre ne se fait pas entre les armées, mais entre les savants religieux, entre les idéologues. Et contre les pilliers de connaissance, les pilliers de savoirs.

— *Comment est-ce que tu es venu à découvrir cette existence des manuscrits ?*

*Et qu'est-ce qui te fait dire qu'ils sont, au moins, significatifs de l'enjeu réel de la crise de la région ?*

— Dans un ordre chronologique... la première fois, c'était lorsque je suis allé au Mali, en 1999. Je me suis retrouvé pris dans ce qui était l'origine même du conflit auquel on assiste aujourd'hui. Le contexte parle pour lui-même : j'étais arrivé à Gao et j'avais rencontré le successeur de Mano Dayak — à l'époque, Mano Dayak était cet homme à la tête de la rébellion touareg, à la fois au Niger, au Mali et dans le sud de l'Algérie, il luttait pour la libération de l'Azawad, le territoire des Touaregs. Donc, j'arrive à Gao, et immédiatement, par relations, je rencontre cet homme qui m'invite chez lui. Gao n'était pas le but de mon itinéraire. En fait, j'étais en route pour Kidal, c'est-à-dire l'Adrar des Ifoghas, le fief des tribus touaregs Kel Ifoghas, qui sont aujourd'hui en plein cœur du conflit. C'est là où ça chauffe en ce moment. J'étais là-bas en 1999.

Après avoir passé cette nuit chez le successeur de Mano Dayak, ce dernier me donne plusieurs contacts et m'explique que la situation était assez dangereuse, car nous étions en train de vivre à ce moment-là, en octobre 1999, donc, un basculement progressif de la région vers un conflit qui durera plusieurs décennies. C'est ce qu'il disait à l'époque et il avait raison. Il me faisait aussi comprendre que la question touareg était largement dépassée par autre chose, par un conflit religieux entre des groupes sahariens qui ne partagent plus les mêmes valeurs.

Pour la petite histoire, après une nuit blanche à discuter, il m'avait donné un canari, un vase en terre cuite, en me disant : « Quand tu seras parti de la maison, que tu seras sur la route, tu casseras le canari, moi, je ne sais pas ce qu'il y a à l'intérieur. » C'était un de ces fameux canaris, que l'on retrouve dans le sable, qui ont été enterrés près des anciennes tombes touaregs. C'était une pratique

ancienne, qui ne se fait plus de nos jours, dans cette région-là en tout cas. La coutume datait de plusieurs centaines voire milliers d'années. Sur la route, j'ai donc cassé ce canari et j'y ai trouvé des perles de parure néolithiques, que j'ai offertes à ma compagne en ces temps, Claire — dont on reparlera sans doute plus tard, puisqu'elle a aussi partagé avec moi certains séjours dans les zawiyas.

De Gao à Kidal, j'ai eu énormément de mal à trouver un véhicule. Action contre la faim était la dernière ONG à opérer dans cette partie du Mali. Hormis ses membres courageux, tout le monde avait fermé ses portes, car il commençait à y avoir des escarmouches. Moi, je ne comprenais pas. Pour moi, « il n'y avait que des Touaregs, dans cette région », j'étais un touriste qui avait fait quoi ? Deux années d'ethnologie ? Je n'avais pas assez de connaissances fines pour me rendre compte qu'il y avait beaucoup plus d'autres groupes, beaucoup plus de disparité que je ne l'imaginais.

Je ne réalisais pas combien, y compris au sein des Touaregs, il y avait des dissensions, bien évidemment.

Ce qui m'a rappelé à la réalité, c'est une bataille, à Al Moustarat, un petit village qui doit se situer à plus de deux cents kilomètres au nord de Gao, en direction de Kidal. Il n'y a pas de route, hein, pour aller à Kidal. On traverse ce qui s'appelle le Nyaye, c'est comme ça que les gens au Mali appellent le «rien», ce désert — la *khalwa*, pour les Marocains. Le Nyaye est un endroit spectaculaire, il ne faut pas imaginer que ce soit juste un désert de pierres sans surprises : par exemple, à un moment on est passé au cœur d'une vallée dont les flancs étaient tapissés de champignons blancs par centaines d'hectares, un vrai désert de champignons blancs ! Ou, après des kilomètres de désert sans n'avoir strictement rien croisé à l'horizon, tout d'un coup on aperçoit une femme, d'une beauté inouïe, qui arrive vers nous vêtue juste de son grand voile

de *nîla* [voile indigo] en portant une sorte de gourde à lait, qui te paraît perdue dans le désert, tu ne sais pas d'où elle vient et elle ne sait pas où tu vas. Et tu la croises, et voilà, quelques sourires, un peu de baraka, quelques étincelles dans le regard et tu reprends ton chemin le cœur plus chaud et tout le monde est heureux. C'est la vie, c'est comme ça. C'est extraordinaire de ressentir l'intensité de la rencontre dans un espace aussi immense...

Et donc à Al Moustarat, je passe sur le champ de bataille. Quelques jours après la bataille. Là, il ne s'agissait plus d'une escarmouche, puisqu'il y avait eu 33 morts et plusieurs blessés. C'était donc la première grande bataille de cette guerre à laquelle on assiste aujourd'hui. Alors, qui s'opposait à qui? Ce sont en fait les tribus Kunta qui s'étaient rebellées contre leurs anciens « maîtres » arabes.

C'est-à-dire qu'en gros, dans le Sahara, il y a aussi des tribus arabes, qui ne sont



pas berbérophones, comme, par exemple, ceux qu'on appelle les Berrabesch, et qui jouaient un grand rôle religieux... Enfin, bon, il y a différentes tribus arabes dans le Sahara comme les Kunta, elle aussi une tribu arabe, et maraboutique. Ces tribus avaient pour rôle coutumier de fournir les imams pour toutes les autres tribus arabes et berbères du Sahara, touaregs en l'occurrence. Elles officiaient donc de manière légitime en tant que marabouts de ces tribus jusqu'aux alentours de 1997, lors de l'arrivée des premiers prêcheurs pakistanais dans la région. Là est l'origine du problème, là on touche les prémisses de ce conflit.

À l'époque, le département d'État américain avait pourtant qualifié d'anecdotique le conflit d'Al Moustarat entre les Kunta et les Arabes, en se satisfaisant du règlement du conflit par les médiateurs traditionnels et parlementaires<sup>1</sup>.

---

1. Rapport du Bureau de la démocratie, 2000 : <http://www.state.gov/j/drl/rls/hrrpt/2000/af/853.htm>



## **MODERNES ET ANCIENS**

### **Plaisanter et faire la paix**

**B**IEN sûr, un conflit armé précédait les évènements de 1999, mais ce conflit était d'ordre politique et non religieux. Il opposait l'armée malienne aux groupes armés touaregs luttant pour l'indépendance de l'Azawad, le pays touareg. À partir de l'entrée des prêcheurs pakistanais en territoire malien, un nouveau conflit apparut cette fois-ci pour des raisons religieuses. La ligne de fracture est telle que le problème touareg se fait déborder par cette nouvelle tension.

— *Il me semble que l'on a déjà, dans les archives coloniales, en Afrique de l'Ouest*

— *je ne sais plus de quel pays il s'agissait, le Niger ou le Mali peut-être — les autorités françaises se plaignant de ce que certains musulmans, au retour de leur pèlerinage à La Mecque, revenaient convertis au wahhabisme et se montraient très prosélytes, ce qui créait déjà des conflits, des bagarres rangées en pleine rue... Le Maroc a aussi des archives de ce genre de choses. Le nord du royaume l'avait vécu fin XIX<sup>e</sup>, début XX<sup>e</sup> siècle, alors que tous les grands oulémas, les autorités religieuses, de Fès à Bagdad, en passant par Le Caire, Istanbul et... Tombouctou, toutes dénonçaient encore le wahhabisme comme une hérésie...*

— Ce conflit n'a pas été provoqué par l'entrée du wahhabisme ou d'autres courants musulmans rigoristes au Mali. Ces derniers étaient déjà présents, mais leur dogme était porté par des musulmans maliens et non pas par des étrangers. L'islamisme radical à la malienne commençait juste à prendre racine au moment où un autre islamisme a pénétré le nord Mali sous la férule des prêcheurs

pakistanaïens en 1997. C'est donc le fait qu'un islamisme rigoriste, non adapté aux réalités maliennes, a été introduit par des étrangers qui a bousculé l'équilibre intercommunautaire au nord du Mali et participé à provoquer le conflit.

En 1997, donc, ces premiers prédicateurs venus du Pakistan, d'obédience salafite et wahhabite, commencent à prêcher un islam radical qui n'a rien à voir avec celui que les marabouts Kunta avaient l'habitude d'enseigner dans ces régions.

— *Alors, là, on va avoir besoin d'être un peu précis, parce que salafisme et wahhabisme, ça ne se recouvre pas exactement non plus. Ces prédicateurs pakistanaïens, ils sont affiliés à quel courant ? Au deoband, au wahhabisme saoudien, à une forme pakistanaïenne de wahhabisme... ? On imagine que ce n'est pas le salafisme d'un Allal Al Fassi...*

— Bien sûr que non ! Il s'agit d'une forme de wahhabisme pakistanaïen, mais

plus ou moins « populaire » et basé sur la *da'wa*, une technique de prosélytisme qui prône la démarche du missionnaire, en quelque sorte. Il ne faut pas imaginer que ce wahhabisme est maîtrisé par les grands conseils institutionnalisés. Non, au contraire, c'est un discours hors de contrôle, un wahhabisme qui a muté. Il s'appuie sur son dogme de base, son littéralisme, etc. Mais en fait, le mot même de wahhabisme ne veut plus dire grand-chose, c'est trop large. Au départ, ça a été un courant, qui a été fondé, on le sait, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Arabie Saoudite, on connaît les personnages qui ont créé tout ce mouvement...

— *Oui, il y a le livre de Hamadi Redissi, Le pacte de Najd (Seuil, 2007), qui refait cette histoire locale...*

— Locale, exactement ! Cependant aujourd'hui, dans les mouvements de base populaires, wahhabisme et salafisme se recouvrent très largement. On a tendance à appréhender « l'extrémisme »

comme un bloc. Tu as raison de bien souligner la différence entre wahhabisme(s) et salafisme(s), qui ont deux histoires différentes même s'ils partagent un ensemble de valeurs, de dogmes communs. Le wahhabisme n'est pas un ensemble hermétique à toute influence extérieure et à toute propension à se diversifier. Pour ma part, je crois qu'il n'y a aucun courant intellectuel dans le monde qui n'a pas été impacté par la culture locale : que ce soit le communisme, le capitalisme ou ce que l'on voudra..., on sait à quel point tous les grands courants idéologiques sont réappropriés et adaptés par les cultures « d'accueil ».

Donc, on est en train d'assister en ce moment à une diversification du wahhabisme, processus intellectuel toutefois freiné par l'union armée pour le jihad. Peut-être que cette diversification fut stimulée par ces événements de 1999 ? Peut-être que, voyant les résistances locales, ce que ça a provoqué, le wahhabisme s'est réadapté pour faire d'autres

tentatives, pour pénétrer le monde africain, le monde malien ?

Il faut savoir qu'il y a un comité wahhabite officiel, à Bamako. Un jeune chercheur brillant qui s'appelle Julien Gavelle, un de mes proches amis, est en train d'étudier ces mouvements au Mali. Or, d'après lui, ce wahhabisme a pris une couleur africaine : ils sont en train d'essayer de s'assouplir, tout du moins en apparence.

D'une manière ou d'une autre, ils participent au débat sur la réconciliation nationale, même s'ils n'affichent pas forcément leur étiquette wahhabite. Ce débat s'ouvre sur des perspectives intéressantes, comme celle sur l'élargissement d'une parenté à plaisanterie au nord du Mali. C'est-à-dire, avec les Touaregs. Ça a été une des idées, qui est d'ailleurs en cours de discussion en ce moment, pour essayer de voir comment on pourrait trouver des chemins populaires de pacification du pays. Julien suit cela de très près ! Il s'agit d'imaginer comment étendre cette



parenté à plaisanterie qui existe entre grandes familles africaines — entre les Tangara et les Coulibaly, les Diarra et les Traoré, les Maiga et les Guido... etc. — jusqu'aux clans touaregs et arabes du nord du Mali. Une idée, déjà critiquée pour son aspect démagogique, qui est présentée par ses défenseurs comme une solution pour permettre de tisser un ciment social qui assurerait la vraie naissance d'une citoyenneté malienne, quoi. Et l'on voit que les wahhabites participent à ce genre de débat. Bref, ces indices montrent à quel point ils peuvent aussi se réapproprier et s'adapter à des contextes culturels locaux, pour essayer de prendre souche.

Attendons maintenant les publications de Julien pour pouvoir en dire plus.

Mais, de l'autre côté, dans les confins rocheux de l'Adrar des Ifoghas, c'est une branche pakistanaise populaire qui a creusé la faille, c'est un discours de surenchère de la religion, où celui qui se veut le plus « pieux »... domine. Nous

sommes dans une période où finalement le wahhabisme s'est tellement multiplié, tellement diversifié au travers des différents pays musulmans, que tout d'un coup arrive cette mode qui fait croire que celui qui paraît le plus « pieux », celui qui aurait la religion... comment dirais-je?... la plus « épurée »...

— *La plus puritaine ?*

— La plus puritaine, oui, celle qui verserait le moins dans ce qu'ils appellent les « croyances populaires » en gros... domine, gagne quelque chose par rapport à Dieu et par rapport à la communauté des musulmans.

— *Donc, ces prédicateurs pakistanais sont arrivés dans la région de l'Azawad, et deux ans plus tard il y a une guerre...*

— C'est que les Kunta perdaient leur position sociale, qui était très importante et relative à leur rôle religieux. Et c'était la seule qu'ils avaient. En gros,

eux n'avaient d'utilité que pour ça. Ce ne sont pas des grands éleveurs. Ce ne sont pas des agriculteurs... ils étaient de grands commerçants à l'époque du commerce transsaharien, mais maintenant... Leur rôle était donc d'être imams et marabouts. Dès lors que ces Pakistanais arrivent et leur prennent leur place sociale, les Kunta se retrouvent dans une situation... un peu particulière!

— *Mais comment vivaient-ils jusqu'à ce moment-là? Comme ces fameuses tribus zwaya, comme on dit dans la partie marocaine du Sahara? Ces tribus avec leurs bibliothèques arrimées à dos de dromadaires et à qui l'on confiait l'éducation des enfants?...*

— Non. Il y a une gradation dans l'histoire du maraboutisme entre le Maroc et le Mali. Pour ce qui est des tribus *zwaya*, la version la plus « pure » est en Mauritanie. Le regretté Pierre Bonte a longuement abordé la question. Dans la partie saharienne du Maroc, ça

existe aussi, mais de manière très mélangée avec le chérifisme.

À vrai dire, on a du mal à distinguer les deux. Que ce soit pour le chérifisme, ou une autre forme de chérifisme : ce que l'on appelle les Igouramen en berbère — comme en znagui, en tachelhit, enfin, dans tous les dialectes berbères. Igouramen, c'est le pluriel de *agouram*, qui viendrait de *assegourm*, c'est-à-dire le coiffeur, le saint qui donnait leur première coupe de cheveux aux enfants. Cela semble être une forme de sainteté locale, même si maintenant, au Maroc, on a tendance à dire que ce sont les descendants des premiers Compagnons du prophète Mohammed ou des premiers khalifes, pour rattacher ça à une filiation prophétique.

— *Oui. C'est la revendication d'une filiation, d'un héritage spirituel, en quelque sorte... Dans le soufisme, un saint qui a des visions ou à qui est donné une sagesse prophétique peut être dit « descendant » du Prophète, mais ce n'est pas forcément à*

*prendre au sens génétique, le « sang » n'est qu'une image, un symbole...*

— Voilà, mais, les *zwaya*, c'est ça au Maroc. Les *zwaya*, ce sont des descendants des Igouramen, qui ne sont pas descendants — biologiquement — du prophète Mohammed, mais qui ont quand même un statut de sainteté, et que l'on raccorde à la généalogie des *Ansâr*, des Compagnons du Prophète. Les Ouled Tidrarin, par exemple, se disent descendants des *Ansâr*. Voilà.

Donc, la catégorie *zwaya*, c'est-à-dire ni descendants du Prophète ou de ses Compagnons, mais pourtant ayant un rôle religieux, ça, c'est en Mauritanie, où ils forment des groupes bien particuliers, qui sont dépendants des tribus guerrières, etc. Et, au Mali, on a des formes proches, mais un petit peu différentes, car on y a d'autres castes qui sont là de manière plus affirmée qu'en Mauritanie, et qui changent le paysage : on a les forgerons, on a les griots, etc.

(voir les travaux rigoureux de Tal Tamari sur la question). Par delà ce dégradé de la notion de sainteté du nord au sud du Sahara, il y a des parallèles étonnants. Par exemple, la frontière est parfois floue entre le griot et le marabout.

C'est d'ailleurs intéressant de voir dans certains textes qu'on peut lire, dans certains manuscrits... Comme dans l'un de ceux que j'ai pu consulter dernièrement, un petit texte, un petit essai qui est un échange entre des intellectuels du Sahara, dont l'un est plutôt dans la région de Laâyoune et l'autre dans les environs de Chinguetti, deux régions quand même très différentes. Dans ce texte on trouve une discussion, une querelle pour savoir si une sorte de savant religieux errant, réputé pour sa baraka, mais qui joue de la musique et qui danse en public, peut-il être qualifié de saint, ou pas? Alors, c'est très révélateur, parce qu'on a la vision mauritanienne — et même sud-mauritanienne, puisque c'est presque la vallée du Sénégal — qui dit que « Mais non, c'est

un griot! Ça ne peut pas être un saint, c'est un griot. Voyons, regardez: il danse, il fait le bouffon, il joue de la musique, il raconte des choses... c'est impossible que ce soit un saint... » Tandis que les autres, ceux du côté marocain, du côté de Laâyoune, disent, eux, que « Mais non, mais pas du tout, euh... Chez nous on a des saints *mejdoub-s...* » [Rires.] « On a des saints “fous”, on a des saints qui chantent et qui sont dans l'errance... et qui vont même jouer de la musique! »

— *Oui, d'ailleurs Casablanca est même sous le saint patronage de l'un d'eux: Sidi Abd er-Rahman Moul el-Majmar...*

— Exactement! Donc, on peut apprécier ici combien il y a, au Sahara, de gradations entre différentes cultures, à travers ces variantes de définitions du maraboutisme.

Bon. Donc, ces prêcheurs pakistanais débarquent, ce qui crée des tensions entre les autres tribus: entre les Kunta

et leurs anciens clients, à savoir les tribus arabes « laïques » — c'est-à-dire n'ayant pas un statut religieux particulier — et les tribus touaregs. C'est que les Kunta se retrouvent dans une situation délicate. Ils ne savent plus trop quoi faire, il leur faut bien retrouver un rôle.

Les vagues précédentes de wahhabisme étaient plus ou moins mises de côté, passées sous silence pendant quelques années. Mais à partir des arrivées des prédicateurs pakistanais en 1997, un réseau se crée et d'autres arriveront, jusqu'à aujourd'hui. Jusqu'à la formation des groupes extrémistes dans le Sahara. Je pense que ces prêcheurs pakistanais ont été un peu comme des pionniers.

Ils ont ouvert la brèche.

— *Naïvement, on les imagine comme des missionnaires dont on suppose qu'ils croient à leur cause. On a entendu dire que certains les accusaient d'être financés... alors, par le Qatar selon les uns, par des intérêts*



*privés saoudiens selon d'autres... Mais c'est flou, c'est de la rumeur invérifiable, que l'on retrouve parfois dans la presse...*

— Bon. Il est évident qu'il n'y a pas une loterie nationale au Pakistan pour leur payer le voyage aux fins fonds du Sahara !

En fait, ces prêcheurs pakistanais appartiennent pour la plupart à la secte fondamentaliste Dawa. Cette secte est originaire de la frontière indo-pakistanaise et elle a pour fonction de mener des œuvres humanitaires et sociales auprès des populations défavorisées du monde entier, prétexte classique pour orchestrer par-derrière un vrai prosélytisme religieux. Mais je pense qu'il y eut chez les premiers Pakistanais arrivés au Mali cette volonté de partir « re-islamiser », selon eux, cette partie du monde, sans doute par conviction personnelle. Et ils se sont révélés utiles pour les mouvements extrémistes, car ils ouvraient une brèche, ils créaient un front pionnier, en quelque sorte, exactement comme

les missionnaires du Nouveau Monde le faisaient pour préparer l'arrivée de la civilisation occidentale !

Mais, chose très importante, les Kunta et les Berrabesch, qui sont les grandes tribus maraboutiques du Sahara malien, ont dû réinventer leurs statuts sociaux.

Une des théories, celle que je soutiens, est que justement elles se sont spécialisées dans la protection des manuscrits, l'édification de bibliothèques — telle la bibliothèque Ahmed Baba qui existe déjà depuis un certain moment, mais il y en a eu d'autres —, car on sait que ces tribus maraboutiques avaient des bibliothèques familiales. Il est donc possible que, du coup, se soient polarisés ces deux mondes : face aux imams pakistanais, les tribus Kunta et Berrabesch se seraient reconfigurées en défenseurs du patrimoine soufi, y compris, forcément, des manuscrits.

Et à ce moment-là, si l'on compte avec l'émergence du mouvement Mouride, au Sénégal, du soufisme en Mauritanie, qui elle aussi est entre deux feux, entre

cette influence de la religion de l'Est et le soufisme millénaire de la région, on voit combien l'arrivée de ces imams pakistanais a pu polariser les dissensions entre ces différents courants religieux.

C'est que l'on oublie trop souvent de parler du « soufisme Noir ». Bon, on peut citer Amadou Hampâté Bâ, qui s'y est référé très souvent, notamment à son maître Tierno Bokar, grand soufi installé en pays Dogon. Mais il y a eu aussi d'autres grands soufis, pas seulement dans les grandes confréries comme la Tijâniya, etc., mais des grands soufis populaires, à Ségou et à Djenné, notamment. Djenné est une ville soufie, par excellence, comme l'a récemment remontré Gilles Holder. Une ville aux 313 saints et aux nombreux manuscrits.

Le problème qu'on a peut-être aujourd'hui serait d'essayer de faire sortir ce soufisme africain, subsaharien, le faire « sortir du chapeau » pour pouvoir étudier ce que sont ses relations avec le

soufisme saharien, voire celui d'Afrique du Nord. Là, les études manquent, véritablement. Il y a beaucoup de choses sur les grandes confréries, mais il y a peu de choses sur cet islam Noir populaire des villes comme Ségou, Djenné, Mopti, etc.

Mais j'ai quitté cette région, très rapidement, après avoir vu les restes de la première bataille.

## À KIDAL

### Du discours de Dakar

**J'**AI quitté Al Moustarat dans le 4x4 d'Action contre la faim, et l'on a fini par arriver à Kidal, au bout, je crois, de neuf ou dix heures de pistes dans le Nyaye. Et cette ville qui ne ressemble à rien — c'est un gros fortin français avec des cases qui se sont accumulées autour — était véritablement une ville morte. À cause des incidents, le commerce était complètement coupé.

Il faut savoir que, Kidal, c'est la grande route qui « descend » des dattes du nord vers le sud et qui « remonte » vers le nord d'autres produits, et notamment des subsahariens ! C'est l'axe le

plus important entre le Mali et l'Algérie et Bidon 5.

Enfin, je suis très vite accueilli dans une famille et très rapidement, je me rends compte qu'il n'y a rien à manger, en fait, dans la ville. Pendant les trois semaines durant lesquelles je suis resté, tout ce qu'il y avait, c'était un vendeur de cacahuètes qui venait du sud tous les sept jours — on s'arrachait les cacahuètes! —, et des dattes qui venaient du nord. Je crois avoir mangé pendant cette vingtaine de jours le même repas chaque soir: une panse de chèvre, mal lavée, avec encore des petits grains de sable et des odeurs un peu... le tout accompagné de riz. Mais la dernière catégorie de riz, le gros riz cassé. Tout approvisionnement de l'extérieur était impossible.

Mais, j'ai rencontré beaucoup d'intellectuels — maliens —, beaucoup de gens qui essayaient de... comment dirais-je?... d'aller aux sources de leur identité... Aussi bien Touaregs, que Songhaïs ou encore Bambaras... Tous cherchaient

à faire renaître la culture de cette région des Ifoghas. Certains, en allant voir les peintures, les inscriptions rupestres les plus anciennes... ou d'autres en étant très concernés par le patrimoine écologique, l'écosystème de la région : la faune, la flore, la géologie...

Il y avait une vraie volonté, même si la ville était coupée du monde, de retrouver une identité. Alors, je n'y ai pas vu personnellement de manuscrits, mais les gens me parlaient beaucoup de manuscrits hyper-ésotériques, et notamment sur l'astrologie, car ils étaient très portés sur les astres. C'est que la culture touareg a un fort penchant pour les étoiles, ce qui, pour le coup, est logique puisqu'ils les utilisent intensivement pour s'orienter dans le désert. Il y avait donc beaucoup de discussions autour de la tradition orale et de l'ésotérisme liés à certains manuscrits...

— *Tout ça en crevant la faim, en mangeant des cacahuètes et de la panse de chèvre mal lavée!...*

— Exactement ! On parlait de manuscrits magiques, qui transforment le plomb en or... etc. J'ai donc pu voir qu'il y avait une volonté de parler de la dimension alchimiste de l'écrit. Et c'est une dimension très importante, qui va nous suivre tout le temps.

Dans le même temps, Action contre la faim a dû finalement fermer. C'était sa dernière mission. Pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, Kidal a été coupée du monde — comme elle l'a été dernièrement. Je me souviens qu'il y avait même eu un suicide, d'un des travailleurs — occidentaux — de l'ONG. Ils se rendaient compte que leur action n'avait aucun impact, et même, parfois, pouvait créer des problèmes. Par exemple, ils avaient ouvert un puits, mais mal calculé l'endroit où ils l'ont creusé. Ça a provoqué un problème entre deux tribus d'éleveurs, à tel point qu'il y a eu des troubles. À la suite de quoi, une des personnes ayant travaillé sur le programme s'est suicidée.



Si je rapporte cela, c'est surtout pour témoigner de ce que peut être l'ambiance dans ce genre de moments, euh... particuliers... pour des Occidentaux qui se retrouvent au milieu d'une situation qui leur échappe complètement. Ils essayent d'aider, mais finalement se retrouvent à avoir à digérer toute une culpabilité devant tant d'échecs.

Alors, à mon avis, le drame vient du fait qu'ils sont dans l'obligation d'obéir plus à des programmes d'actions qu'à leur propre expérience du terrain.

— *Alors... Ça donne envie de te poser une question sur, euh... une chose qui est frappante, et que le discours tenu à Dakar par un de nos précédents présidents, avait surlignée en rouge fluorescent, c'est que « nous » sommes, « nous les Occidentaux », dans une ignorance étonnamment profonde de l'histoire du Continent... On a été quand même capables d'avoir un représentant de la Nation française dire encore, en 2007, que « l'homme africain n'était pas assez entré dans l'histoire » (sic!)... Toi, tu es en*

*train de dire que les catastrophes viennent parce que l'on se mêle d'une région sans en connaître l'histoire, précisément... Comment se fait-il que l'on ne sache rien de cette histoire? Deux choses me viennent à l'idée:*

*D'abord, en préparant notre rencontre, je suis tombé sur un article scientifique de 1955 où l'anthropologue<sup>2</sup> se contentait de commenter les relevés faits sur 300 Touaregs dont on avait mesuré le crâne, le nez, les oreilles... au pied à coulisse!*

*C'était quand même dix ans après 1945... l'anthropologie en était encore là, en tout cas dans cette région...*

— La belle anthropologie physique! Ça dure même plus longtemps: Henri Victor Vallois écrit le chapitre «Anthropologie physique», où il défend la cause de la classification raciale, dans *Ethnologie générale*, sous la direction de Jean Poirier, paru dans l'encyclopédie de la Pléiade en 1968, au moment exact

---

2. Briggs L. Cabot, *L'anthropologie des Touareg du Sahara*. In: *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, X<sup>e</sup> série, tome 6 fascicule 1-3, 1955, p. 93-116.

des premières représentations de *Hair* à Broadway!

— *Ah! Et puis, une tribune d’Achille Mbembe<sup>3</sup>, en réaction au discours du président de la République française, à Dakar. Après avoir analysé le texte et tout ce qu’il devait au XIX<sup>e</sup> siècle, Mbembe déplorait, en substance, qu’alors que — finalement! — un corpus universitaire sur l’histoire africaine avait été établi en France, à partir des années 1970-80, en gros, eh bien que ce corpus reste enfermé dans une tour d’ivoire et qu’il n’a toujours pas été communiqué au monde politique français... Qu’en penses-tu? Tu es un peu au cœur de cette question...*

— Ouais. Bon. Plusieurs choses...

D’abord, il ne faut pas oublier que l’Afrique est le continent qui abrite le plus de diversités culturelles et linguistiques du monde. C’est incroyable. Ainsi, je me souviens très bien que lors de mes

---

3. Achille Mbembe, «L’Afrique de Nicolas Sarkozy», *africultures.com*, 1<sup>er</sup> août 2007. [http://www.africultures.com/index.asp?menu=affiche\\_article&no=6784](http://www.africultures.com/index.asp?menu=affiche_article&no=6784)

premiers voyages en Afrique, au Burkina Fasso, avec mon ami Nicolas Curtil, quand j'avais 21 ans, j'avais été extrêmement surpris — bien évidemment, c'était lié à ma distance d'Occidental, au fait que je ne connaissais strictement rien à l'Afrique — par le fait qu'en faisant 20 kilomètres je pouvais passer d'une civilisation à une autre. Et je dis bien *civilisation*, hein ! Quand je parle de civilisation, c'est aussi bien le traitement des morts, la parenté, la construction de l'histoire, la vision du monde, le rapport au non humain : les animaux, les djinns, les entités imaginaires, etc.

Et donc, en faisant 20 km, on passait d'une tribu à une autre, d'un village où l'on vénérât des totems de silures — ce sont des poissons d'eau douce vivant dans des marigots profonds et qui sont censés être les grands ancêtres auxquels on fait des sacrifices... — à un autre village, où, là, je voyais des gens tous avec des chiens en laisse, et où, à la fin du repas du soir, mon hôte m'annonçait que nous venions de manger son père !

Devant ma surprise, il m'explique que le petit chien que j'avais vu promener en laisse tout à l'heure a constitué le repas. Alors, je n'ai pas tout de suite fait le lien entre le chien et son père ! C'est en allant voir le devin du village, le lendemain, qui m'a expliqué simplement que, chez eux — *chez eux*, hein ? pour lui, ce n'était même pas universel — ils considéraient que quand un homme meurt, il « passe » dans le monde des chiens, et que c'est pourquoi on doit élever et domestiquer les chiens, puisqu'ils sont le réceptacle de l'esprit de l'ancêtre. Puis, il faut le réingérer, manger le chien, pour que notre descendance puisse accueillir l'esprit de nos ancêtres. Et c'est ainsi que l'esprit de la famille se perpétue. Donc, en bref, voilà comment j'ai mangé le père de mon hôte...

Au Burkina Fasso, en passant des Samos aux Kassénas — cette tribu s'appelle celle des Kassénas —, puis à celle des Bobos — les féticheurs —, je me rendais bien compte qu'en quelques dizaines de kilomètres, je passais d'une

civilisation à une autre. Alors, je comparais à ce que sont 20 ou 50 km sur le territoire français [*rires*] où l'on peut bien trouver quelques disparités, mais, malgré tout, on n'a pas l'impression de passer d'un univers à un autre, et ce, je crois, de tout temps.

Donc, ça, je pense que c'est la première raison : la complexité et la diversité assumées par l'Afrique nous dépassent royalement ! On se retrouve tous au souk commun, il y a des relations, des interactions, et il n'y a aucun problème : il y a une grande tolérance. Il y a même des relations, des parentés de plaisanterie. Par exemple, un des membres d'une grande famille A se fait arrêter en mobylette pour excès de vitesse par un policier de la famille B, avec laquelle il y a des relations de plaisanteries, eh bien si le motocycliste découvre l'identité du policier il pourra tout de suite lui dire : « Tu aurais pu te laver les dents avant de m'arrêter, parce que je trouve que tu as une haleine qui... » sans que ce dernier ne puisse rien faire, enfin,

voilà... On utilise la plaisanterie comme une catharsis des représentations plus ou moins racistes qu'on peut avoir des autres groupes. Et ça, je pense que c'est quelque chose de totalement abstrait pour l'Occident.

Non seulement il y a une diversité « puissance 10 » par rapport à l'Europe, mais, en plus, elle est assumée : *on accepte le particulier de l'autre, et donc le sien aussi, on sait que l'on n'est qu'une culture parmi les autres, on ne cherche pas à s'appropriier l'universel*. C'est sûr que de savoir qu'à 20 km à l'ouest, il y a des adorateurs de silures et qu'à 20 km à l'est, il y a des éleveurs de chiens ancêtres — ce qui, de loin, peut être perçu comme une distinction tout aussi radicale que celle entre ceux qui ne mangent pas de porc et ceux qui en consomment —, ne peut que plus vous convaincre que l'universalité n'appartient à personne !

Voilà pour la première chose.

La deuxième, à propos de cette mention des travaux sur l'Afrique, faits

durant les années 70-80 et qui n'ont pas été « compulsés » : je pense que ça ne concerne pas que l'Afrique, mais le monde entier. Hélas, nous n'avons plus de compilateurs. L'ère des compilateurs, qui existaient encore jusqu'aux années 40, on va dire, semble finie. Je dirais que, l'un des derniers compilateurs, ça aura été Claude Lévi-Strauss, puisqu'il s'est appuyé sur différentes ethnographies qu'il a compilées dans une œuvre homogène. Un auteur comme Philippe Descola continue à le faire — peut-être à moins grande échelle que ne le faisaient Lévi-Strauss ou Marcel Mauss — avec, en plus, une solide expérience ethnographique derrière lui, mais il est clair que les grands compilateurs se font rares.

Toutes ces thèses qui ont été faites — comme notamment au département d'anthropologie de Nanterre, qui a été pendant 30 ans une véritable usine à ethnographes de talents, des ethnographes qui n'étaient pas formés à la méthode



coloniale, mais plutôt à celle du recul total et de l'humilité —, eh bien, ça a donné des centaines de thèses qui n'ont jamais été compilées.

Donc, elles sont citées de temps en temps, dans des articles scientifiques... mais nous n'avons pas encore réalisé un état des connaissances véhiculées par les thèses d'anthropologie de ces 30 dernières années. Ça n'a jamais été fait.

Non seulement ce serait pertinent de le faire, mais il serait intéressant aussi de voir ce que la littérature scientifique de ces pays-là, de plus, a produit. Il faudrait faire le bilan de toutes ces connaissances qui ont été produites à la fois par des jeunes Occidentaux — qui étaient dans une démarche d'humilité et de compréhension qui rompait complètement avec la tradition colonialiste — et par ces étudiants locaux qui se sont réapproprié les outils des disciplines occidentales, pour restituer leur propre histoire.

— *Oui. Mbembe en parlait pour y avoir participé activement, justement. Alors, il y*

*a un contre-exemple... C'est le discours d'Obama au Caire, en 2009, qui reflétait, lui, l'état de l'art de la recherche académique — anglo-saxonne — sur le monde « arabo-musulman », qui était son sujet du jour...*

— Oui. Il a lancé l'initiative...

— *Bon, après, avec un peu de mauvais esprit [rires], on peut aussi remarquer que lorsque tous les « Martin Luther King » de la région, qu'il appelait de ses vœux, sont descendus dans la rue, il a eu l'air d'en être le premier surpris et de ne pas du tout savoir quoi faire... Mais c'est une autre histoire...*

— Voilà, on en revient à quelque chose de gravissime, de très important : à quel point les responsables politiques des États manipulent la Recherche et son image...

— *Ce n'est pas nouveau...*

— Oui, mais aujourd'hui c'est devenu presque la norme !

**À CHINGUETTI**  
**Septième ville sainte**  
**de l'islam**

**E**N fait, mon tout premier contact avec les manuscrits du Sahara écrits en arabe, même si on verra qu'il peut y avoir d'autres types d'écriture qui s'insèrent dans ces livres, c'était en 1997, début décembre 97. À Chinguetti, la septième ville sainte de l'islam. Elle se trouve au nord de la Mauritanie, non loin d'une ville nommée Atar. Chinguetti est une des plus vieilles cités musulmanes d'Afrique de l'Ouest — et du Nord. Sa mosquée principale date du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est une ville magnifique, classée patrimoine de l'humanité par l'Unesco, qui a été fondée vers 777,

donc peu de temps après l'hégire. Elle est connue pour avoir abrité très tôt les premiers Corans. Puisque, bizarrement, dans le monde musulman, ce sont les extrêmes qui ont recueilli les origines. C'est-à-dire des endroits comme la Turquie — qui, il fut un temps, a été l'extrême du Croissant —, le Pakistan ou l'Afghanistan d'un côté, et de l'autre, le Maghreb et l'Afrique de l'Ouest. C'est dans ces marges qu'ont sédimenté les connaissances bannies, les différents mouvements religieux contestés...

Dans ces confins se sont accumulés tout autant les courants marginaux que les origines de l'islam. Par exemple, on va retrouver des reliques du prophète Mohammed au Cachemire et de l'autre côté, au Maghreb, en Mauritanie, on retrouvera parmi les plus anciens Corans. Ainsi, les extrêmes géographiques recueillent les origines. Il est donc vrai que Chinguetti possède des collections familiales très importantes. Car il n'y a pas de bibliothèque municipale ni de musée, tout du moins à cette époque...

Je me souviens d'y être arrivé alors que je ne connaissais strictement rien de la culture mauritanienne. Je faisais un voyage de la France vers le Cameroun, en Combi Volkswagen orange [*rires*], avec des stickers de sponsors un peu partout!... C'était un projet un peu fou qui s'appelait Les Derniers chasseurs-cueilleurs... On était quatre potes, avec David Biais, Thomas Dupuy et Michel Arco, et l'on partait sur les pistes des mythes des derniers chasseurs-cueilleurs pour aller à la rencontre des Pygmées au Cameroun...

Bon, bref. Nous nous étions arrêtés à Chinguetti. Pas par hasard, puisque nous cherchions des peintures rupestres de petits êtres à grosse tête... ce que Théodore Monod appelait les Grosses têtes... Ce sont ces figures que l'on retrouve souvent dans les peintures rupestres et que certains ont interprétées comme des extra-terrestres... [*Rires.*] Bref. Et là, nous étions invités dans des familles, pour déjeuner, nous loger... l'hospitalité mauritanienne,

donc. À l'époque, il y avait encore des esclaves à Chinguetti. Je pense qu'il y en a encore, peut-être, aujourd'hui. Nous étions reçus par une famille de Beidanes — littéralement, de « Blancs » —, d'une caste assez élevée : celle des Hassans. Et il y avait là une esclave Noire pour les tâches domestiques.

Cette famille et les autres, qui nous invitaient chaque jour, s'enorgueillissaient, quelque part, de nous montrer leur patrimoine. Notamment ces *soundoq-s*, ces grands coffres magnifiques, en bois, recouverts de cuir peint avec des figures géométriques — en cela similaires à la culture touareg, pour le coup. Pour ce qui est de l'art du cuir, il n'y a aucune distinction entre le Sahara marocain, la Mauritanie et jusque dans l'Adrar des Ifoghas. Il y a des différences, bien évidemment, mais il y a une continuité, en tout cas, pour les formes et les couleurs.

Dans ces coffres, eh bien... des manuscrits. Poussiéreux, donc apparemment

rarement manipulés, mais que l'on garde précieusement dans ces *soundoq*-s. C'est la première fois où je me suis rendu compte à quel point l'écrit pouvait apparaître comme un trésor. C'était un trésor familial. Chaque famille avait son *soundoq* avec des exemplaires des premiers Corans ou des hadiths, des premiers recueils des propos du prophète Mohammed. Il est vrai que l'image du coffre en bois ouvert avec tous ces manuscrits aux couvertures en cuirs décorées de motifs colorés m'a fortement impressionné, surtout quand on te glisse ensuite à l'oreille qu'ils ont été manipulés par des pieux musulmans du VIII<sup>e</sup> siècle ! Ce fut donc mon premier contact avec les manuscrits.

J'ai été très vite sensibilisé à leur destruction. Déjà, à l'époque, les familles se plaignaient et expliquaient qu'elles avaient du mal à conserver ces manuscrits — qui étaient plusieurs fois centaines ! D'autant que l'état de ces coffres, de ces *soundoq*-s était à l'image de la

ville elle-même, qui est une ville médiévale envahie par le sable des dunes. Les autorités, l'Unesco, les grandes institutions ont fait le maximum pour freiner l'inévitable, mais c'est une ville qui est malheureusement condamnée à disparaître, à être ensevelie sous les sables, de même que ces manuscrits qui partent progressivement en poussière.

Nous voulions même rester plus longtemps à Chinguetti et étudier la question de ces manuscrits, mais nous avons dû décamper en vitesse, car nous étions accusés par les autorités d'avoir filmé des images de la femme esclave en train de préparer le couscous... ce qui était vrai !



**DANS LA ZAWIYA  
DE TIMGUILCHT**  
**Un pèlerinage onirique**

**C**HINGUETTI a donc été ma toute première rencontre avec les manuscrits. Mais le choc fut en 1999. Juste après être allé à Kidal, je me suis retrouvé au Maroc, avec ma compagne, Claire. Je ne me souviens plus pour quelle raison nous nous étions retrouvés devant cette immense porte en bois sculpté, mais trois coups donnés suffirent à nous plonger dans une autre dimension, celle de la zawiya de Timguilcht.

Alors, il faut imaginer une bâtisse, énorme, médiévale, datant du XVII<sup>e</sup>

siècle, de l'époque alaouite, de style alaouite, avec des tuiles vertes et une enceinte assez imposante. Le tout au cœur d'une vallée magnifique où l'on trouve, c'est très important, de multiples gisements : un gisement d'or, des mines d'argent, qui ne sont pas loin... de l'antimoine, aussi...

On entre dans cette zawiya, d'une architecture superbe et très bien conservée, par cette énorme porte qui doit faire, dans mon souvenir, plus de quatre ou cinq mètres de hauteur. Après y avoir frappé ces trois coups, donc, la porte s'ouvre, comme on peut imaginer une porte de château qui tourne avec son crissement, et laisse voir un tunnel, derrière, d'où l'on peut apercevoir dans la pénombre deux personnages, dont un homme qui se portait à notre rencontre. L'homme s'appelle Jamil — le « Beau » —, il est magnifique, et nous dit « *As-Salamou alaykoum. Mahabba.* » Il nous invite à rentrer. Ce que nous faisons, très timidement.

Nous rencontrons l'épouse de Jamil, elle est issue de la famille Oufkir... Hélas, je ne me souviens plus de son lien de parenté exact avec le général Oufkir... Quoi qu'il en soit, elle nous raconte comment elle fut exilée là sous le régime de Hassan II et mariée avec le fils de la lignée sainte, maraboutique, de cette zawiya. Les bâtiments ne sont pas accessibles par la route, encore aujourd'hui. Je ne sais si c'est une volonté des pouvoirs locaux de laisser cette zawiya dans l'ombre... Il faut passer par une piste difficile qui traverse plusieurs oueds. Et puis cette porte en bois qui, apparemment, ne s'ouvre pas à tout le monde. Le couple nous invite à passer la nuit.

Notre discussion porte rapidement sur l'islam, le soufisme, l'ésotérisme, et même la fin du monde. Jamil nous explique l'apocalypse selon l'islam, que je ne connaissais pas — à l'époque, pour un jeune de 25 ans, c'est quand même assez palpitant [*sourires*]. Nous étions charmés,

troublés, par l'ambiance... comment dirais-je... l'ambiance bizarre qui régnait là : un silence absolument incroyable, de l'écho dans chaque pièce, autour d'une grande cour intérieure, l'écho des *tolba*, les étudiants en religion qui récitent les prières... des litanies constantes... Et puis, un flûtiste qui joue des airs qui m'apparaissent — à moi, qui ne connaissais pas bien le Maroc — très exotiques. Tout ça crée donc une ambiance très particulière.

Jamil et son père, descendants du fondateur de la *zawiya*, une lignée rattachée aux Idrissides, nous parlent de leur histoire et de leur *khizâna*, de leur bibliothèque. Une bibliothèque extraordinaire qui abriterait un trésor, un *kenz*, et même plus précisément un diamant. Bon, moi, je ne comprenais pas bien ce que c'était que ce « diamant ». Ils finissent par m'expliquer qu'au début des années 1980, dans l'année 81 ou 82, des agents d'autorité, des *makhzeni*-s, des policiers, *a priori*, ont brûlé la *zawiya* de

Sidi Ahmed Ou Moussa. À cette même époque, dans son livre sur *La Maison d'Illigh* (Smer, Rabat, 1984), Paul Pascon témoigne de la violence de ces *makhzeni-s* à l'égard des femmes qui participaient à des rituels de rencontre de mariage, à la zawiya de Sidi Ahmed Ou Moussa. C'est que c'est la plus grande et la plus célèbre du Sud marocain. Ainsi, j'ai pu m'amuser un jour à comparer le *mousseem* de Sidi Ahmed Ou Moussa, un grand marché forain organisé autour de son tombeau, à un concert des Rolling Stones, puisqu'il peut accueillir jusqu'à 300 000 personnes...

— *Pardon, mais, Sidi Ahmed Ou Moussa, c'est bien lui qui, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, avait fondé une confrérie qui était liée aux métiers de saltimbanques, jongleurs, acrobates, contorsionnistes... ?*

— Oui, oui. C'est lui. Il a fondé d'autres choses, mais il est aussi à l'origine de cette confrérie de jongleurs et d'acrobates, qui aujourd'hui encore

parcourt le Maroc pour faire des spectacles, ils ont un centre à Tanger, ils sont à Marrakech, sur la place Jamaa el Fnâa... Ils s'étaient même produits à Londres et aux États-Unis<sup>4</sup>, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais, pour notre sujet, Sidi Ahmed Ou Moussa a surtout fondé ce que Paul Pascon a appelé le royaume du Tazerwalt. Alors, ce n'était pas vraiment un royaume, mais ce saint avait créé une certaine autonomie dans son territoire. Il a joué aussi sur le commerce transsaharien. Le site de Sidi Ahmed Ou Moussa est juste à côté de la Maison d'Illigh, qui était une Maison très connue pour ses relations commerçantes avec Tombouctou, notamment. Elle était la plaque tournante commerciale du sud du Maroc. On y trouvait des marchands d'esclaves, des œufs d'autruche, de l'antimoine, du sucre, du sel de Taoudeni...

---

4. Notamment aux USA en 1838, en Allemagne en 1852 et à Londres en 1904. In: *Taoub, Le groupe acrobatique de Tanger*, éd. Senso Unico & éd. du Sirocco, Casablanca, 2012.

Et ce saint a une aura sur tout le Sud marocain. Il n'y a pas un saint, dans cette région, qui n'est pas sous la tutelle de la baraka — ou de la malédiction — de Sidi Ahmed Ou Moussa. La preuve en est le nombre de rituels que les femmes organisent encore de nos jours dans toutes les régions du Souss et du nord du Sahara le jour de son *mousssem*.

Donc, au début des années 1980, des *makhzeni-s* brûlent la zawiya de Sidi Ahmed Ou Moussa... On ne sait pas exactement ce qui s'est passé. Cette histoire reste hypothétique. Il y a le récit de Paul Pascon. Les dires des gens racontent parfois des choses qui sont légèrement différentes. Mais ce qui est sûr, c'est que la zawiya a été saccagée. La bibliothèque a été pillée, les livres ont disparu et il y a eu un incendie.

Ce que les gens de la zawiya de Tinguilcht disent, c'est que les *foqaha*, les *tolba*, donc les officiants religieux de la zawiya de Sidi Ahmed auraient transporté les manuscrits de celle-ci vers celle

de Tinguilcht, dans la nuit précédent l'incendie criminel de la bibliothèque de Sidi Ahmed Ou Moussa. Ainsi, les gardiens de la zawiya de Tinguilcht, car ils en sont les gardiens, se vantaient d'avoir pu récupérer ce patrimoine, d'être la zawiya dépositaire de ce patrimoine.

Il est évident que, dans ces collections de manuscrits, on trouve notamment des correspondances entre les différents saints, les différents grands caïds locaux et les sultans marocains, telles celles étudiées par Paul Pascon et Mohamed Ennaji<sup>5</sup>. Donc il est possible qu'il y ait des choses qui fâchent, des lettres ou des manuscrits qui puissent susciter ou réveiller d'anciennes haines entre tribus... entre État et régions... etc. Donc, on ne sait jamais, l'État marocain n'a peut-être jamais voulu soulever le couvercle. En a-t-il été capable? Je ne sais pas! Parce que, finalement, ces zawiyas

---

5. *Le Maghzen et le Sous Al-Aqsa, La correspondance politique et la maison d'Igh* (1821-1894), éd. du CNRS, Paris, & éd. Toubkal, Casablanca, 1988.



du sud du Maroc sont quand même assez perdues et assez isolées, donc je ne suis pas sûr que l'État ait eu la possibilité d'avoir une mainmise totale sur ces zawiyas. Il faudrait poser la question au ministre des Habous. Mais toujours est-il qu'il reste une zone d'ombre. Et tant mieux ! C'est pour ça que le Maroc vit ! Si tout était officiel, si tout était recensé, il n'y aurait plus de place à l'improvisation spirituelle... Peut-être qu'il y a aussi une certaine forme de volonté de laisser-faire. Peut-être que l'État est finalement très content que ces manuscrits se soient finalement retrouvés dans une zawiya où ils sont encore plus à l'abri..., disons. Bref, personne ne connaît cette histoire et il faudrait véritablement de lourdes investigations pour, plus tard, écrire les péripéties de ces manuscrits.

Mais revenons à cette soirée à Tinguilcht, pendant laquelle Jamil et son père insistaient sur ce diamant. Ce diamant qui serait un livre particulier, au sein de toute la collection...

— *Qui serait venu de la bibliothèque de Sidi Ahmed Ou Moussa?*

— *A priori*, non. On ne sait pas. Ce serait plutôt le joyau de la zawiya de Tinguilcht, qui aurait été amené, peut-être, par le saint fondateur, l'ancêtre de Jamil. Bien évidemment, j'ai posé des questions... Cette bibliothèque de zawiya, il n'y a que trois personnes qui peuvent la visiter : Jamil, son père et l'imam de la *madrasa*, l'école attenante. Si un étudiant a besoin d'un manuscrit, c'est le *f'quih*, l'imam, qui va rentrer dans la bibliothèque, chercher le manuscrit et le sortir pour son élève. Mais ni les étudiants, ni les étrangers, ni les autorités... personne n'a le droit d'y rentrer à part eux trois. Forcément, je demandais : « Mais, ce manuscrit, dites-moi un peu... Qu'est-ce que c'est, euh... Pourquoi est-il si important?... »

Et ils m'ont donné quelques pistes. Des allusions. Mais à ce moment-là, je n'avais pas les références ni les

connaissances pour pouvoir suivre ces pistes. Ils m'ont évoqué un supposé Livre de Salomon, qui ne serait pas dans la Torah, qui n'y aurait pas été intégré, mais un livre des secrets, un livre de magie. Un livre de Salomon, donc de Suleymân. De Sidnâ Suleymân, puisque c'est un prophète pour l'islam. Ils m'ont raconté des histoires sur ce prophète, peut-être qu'il s'agissait de codes pour arriver à comprendre ce que c'était que ce manuscrit, mais je n'ai jamais percé le mystère. Il y avait des histoires sur la manière dont Suleymân maîtrisait les djinns, comment il a compris le calcul, comment il utilisait les nombres pour domestiquer les djinns et les animaux... Ça donnait l'impression que la maîtrise du monde et du cosmos relevait de formules mathématiques et de formules magiques que l'on ne pouvait trouver que... dans ce manuscrit.

Et, pour eux, ils avaient la preuve de la puissance de ce diamant, de cet ouvrage : ils considéraient que le manuscrit a une

incidence sur le paysage, un effet sur le monde qui l'entoure. Les religieux de la zawiya et les habitants des alentours m'expliquaient donc que s'il y avait de l'or dans la vallée, c'était grâce à la présence de ce manuscrit. Il était aussi question de l'existence d'un métal, très bizarre, une sorte de mercure ou de platine, qui serait à l'état liquide sur la paroi des grottes. Les grottes sont un élément essentiel, et il y en a plein dans cette vallée. Des grottes qui sont censées être aussi des tunnels, qui joignent une vallée à une autre... qui sont le lieu de refuge des génies... et qui suinteraient des métaux précieux, donc. Ces métaux seraient recueillis par des chercheurs de trésor. Car, pour qu'il y ait la valeur du trésor, il faut aussi qu'il y ait des prédateurs... donc, les chercheurs de trésor.

Il y a ainsi une science traditionnelle de la recherche de trésor : *tanzila*. Certains religieux ésotériques, des *f'quih-s* ou des *tolba*, vont se spécialiser dans la recherche de trésor et aller

à l'affût des ces manuscrits précieux, ou d'autres types de trésors, comme ce qu'on appelle les *flouss al-louiz*, ou les *flouss izabel*, c'est-à-dire les Louis d'or ou l'argent d'Isabelle — Isabelle de Castille. Cet argent castillan que, soi-disant, ces chercheurs de trésor retrouvent, dans des ruines, dans des mausolées... Il n'est pas rare d'entrer dans un mausolée, dans le sud du Maroc, et de voir que dans un des angles quelqu'un a percé le mur pour essayer de retrouver un de ces manuscrits ou ces pièces de monnaie très précieuses. On voit ça aussi dans des ruines ou des cimetières, notamment les cimetières juifs. C'est que la zawiya de Tinguilcht est au cœur d'un territoire qui fut longtemps celui de communautés juives. Il y a donc énormément de mythes sur des rouleaux de Torah enterrés dans les tombes et considérés comme des supports très efficaces pour la magie populaire...

Ces chercheurs de trésors, dont Léon l'Africain mentionnait déjà l'existence,

alimentent la valeur, qu'elle soit monétaire ou spirituelle, ésotérique, des *kenz-s* que sont les manuscrits ou les pièces de monnaie.

Alors, leur technique repose sur l'idée que ces trésors, comme les manuscrits de la zawiya de Timguilcht, sont protégés par des génies, des djinns qui ont été convertis à l'islam par les saints, et qui sont là pour garder les *kenz-s*. Il faut donc savoir amadouer ou tromper ces génies, par différents types de formule, par différents types de sacrifice. Il y a même un mythe de sacrifice d'enfant qui circule. Des enfants *zouhri-s* — littéralement, « vénusiens » — que l'on reconnaît à des signes spécifiques, comme une ligne en plus dans la main, traversant la paume, et qui serait la manifestation d'un certain pouvoir sur les génies. Certains auraient été sacrifiés pour ouvrir les portes devant les trésors les plus inaccessibles...

Autre technique, on utilise des grains de blé, dans les ruines, dans les cimetières.

Après les avoir chargés de formules magiques, en parlant dans sa main, on jette ces grains d'orge ou de blé dans le cimetière. Et en récitant d'autres litanies, les grains vont bouger et se regrouper à un endroit, ce qui indiquera la présence du trésor...

Alors, tout cela pour bien faire sentir combien cette ambiance, avec toutes ces discussions, sur les anges, la fin du monde, les génies, ce diamant... ne pouvait qu'impressionner le jeune homme de 24 ou 25 ans que j'étais. Ça me rappelait *Le Nom de la rose*, quoi [rires], cet univers de moines savants qui se retrouvent reclus dans des contrées lointaines, dans une atmosphère étrange tournant autour de la magie et de la pierre philosophale... Ça me rappelait tout ça, c'était ma principale référence, avec bien évidemment une autre réalité que je n'arrivais pas à comprendre et qui était celle d'une famille descendante du prophète Mohammed, du chérifisme, ce qui pour moi était complètement nouveau.

Le soir venu, le père de Jamil nous propose d'aller dormir dans une des pièces de la zawiya. Chaque pièce a une couleur différente, et, mais ça nous l'ignorions, chaque couleur correspond à un type de rêve que l'on va faire en y dormant. Et sans savoir, juste par affinité de la couleur, nous avons choisi le vert. On nous a donc installés dans une chambre... verte, avec une petite couche, deux ou trois couvertures, un oreiller... La nuit tombe, nous nous endormons. Et je passe une nuit particulièrement reposante. Je n'ai pas l'habitude de me souvenir de mes rêves, mais en l'occurrence je m'en souviens ce matin-là.

Au réveil, j'ai le souvenir très net d'avoir tourné sans cesse autour d'une énorme pierre carrée au milieu d'une foule de pèlerins, bref d'avoir fait le *Hajj*. J'ai tourné autour de la Kaâba, toute la nuit, alors pourtant tout blotti que j'étais contre Claire!

À l'époque, je ne connaissais absolument rien de l'islam. Je savais ce qu'était



la Kaâba, quand même, mais, bon, voilà. Je ne comprenais pas vraiment. J'en parle à Claire, je me lève et tout de suite, le Chérif, le papa de Jamil, vient vers moi et me demande de quoi j'ai rêvé. Il ne nous avait pas prévenus, de ce que les couleurs correspondaient à certains types de rêves... Et je ne savais pas que le vert était la couleur de la religion, de l'islam... Et naïvement, je lui réponds, sur un ton presque négligent, comme on raconte un rêve à son pote, que « Ah ben écoute... J'ai fait vraiment un rêve bizarre... Un seul rêve, mais j'ai tourné autour de la Kaâba, j'ai fait le *Hajj* toute la nuit ! » Là, le Chérif a soudain les larmes aux yeux. Il est très heureux, très fier, et me déclare : « Mon fils, tu reviendras, dans quinze ans, et nous te ferons rentrer dans la bibliothèque, car à ce moment-là tu pourras comprendre. »

Bien sûr, je n'ai pas suivi ça comme un dogme. J'avais même oublié. Maintenant, on en reparle, mais comme de quelque chose qui a marqué ma vie.

Mais curieusement, des années après, alors que j'ai passé ma thèse, étrangement, ces histoires de manuscrits me reviennent : l'an dernier, j'ai publié quelques articles sur le sujet dans la presse ou dans des revues scientifiques... aujourd'hui ce bouquin... Et ça va faire bientôt quinze ans...

— *Eh bien ! On va voir si la prédiction des chorfa porte ses fruits... C'est une expérience fascinante.*

**D'ILLIGH VERS LE SUD****La baraka  
des esclaves noirs**

*P*OUR revenir sur un terrain, disons, plus ethnologique, il y a quelque chose de passionnant dans ce que tu décrivais de la proximité de la Maison d'Illigh, centre de commerce, avec la *zawiya* de Sidi Ahmed Ou Moussa. Cette libre circulation des marchandises et de la connaissance à travers les lignes sahariennes, qui vont autant du nord au sud que de l'est à l'ouest...

— Tout à fait. Ajoutons à ça les descendants d'esclaves, qui, eux-mêmes, véhiculent des représentations religieuses. Il faut bien imaginer ces esclaves, qui venaient du Mali pour la plupart ou

du Sénégal, et étaient parfois musulmans — mais d'un « islam Noir », on va dire, différent de l'islam maghrébin — ou le sont devenus en chemin ou à l'arrivée. Ces populations ont colporté avec elles tout un ensemble de pratiques et croyances religieuses au Maroc comme, par exemple, les pratiques divinatoires ou encore la possession. Il suffit de penser à la confrérie des Gnawas. Elle est la plus connue, grâce au festival d'Essaouira et tout le mouvement musical qui va derrière, mais il y a aussi les Gangas — terme subsaharien, qu'on retrouve dans pas mal de langues locales, et qui veut dire le tambour. Ce sont un peu les équivalents des Gnawas, mais plus dans le sud : dans la région de Sidi Ifni... On a aussi les 'Abid des oasis sahariennes, qu'a bien étudiés Claire Mitatre. Ses travaux montrent que les 'Abid, dans le Sahara, forment une catégorie de descendants d'esclaves qui sont considérés aujourd'hui comme ayant une baraka plus importante que celle des *chorfa*, quand même !

— *Ah oui?!*

— Oui. Plus importante... plus puissante et plus gratifiante à l'égard de Dieu. C'est le terme. Pourquoi? Parce que, selon ce que le discours des gens invite à penser, ils considèrent que le chérifisme aurait versé dans la magie, et notamment dans la magie noire. Par exemple, on va te dire: «Lui, c'est un chérif, il suffit qu'il te souffle dans l'œil et ça va guérir toutes les maladies», ou, au contraire, que s'il crache dans un puits, tout d'un coup celui-ci se tarit. Il y a énormément d'histoires comme ça. Tandis que la baraka des anciens esclaves est censée être blanche. Elle ne s'occupe pas de magie, c'est juste la baraka, quoi, en gros.

En conséquence, aujourd'hui, les tribus Beidanes, les tribus sahariennes, préfèrent aller consulter, aller chercher la baraka chez les descendants d'esclaves. Mais attention: c'est un phénomène qui est purement saharien. Dans le Souss,

c'est un petit peu différent, même si les descendants d'esclaves « ont » une baraka, mais ce n'est pas autant. Dans le Sahara, les familles nomades viennent donc chercher là cette baraka, beaucoup plus que chez les *chorfa*. Ce qui nous montre à quel point ces descendants d'esclaves, qui venaient du sud du désert, ont impacté la société marocaine au niveau des croyances religieuses. Ces populations ont trouvé une place, on leur a donné une place, qu'elles se sont appropriée...

— *et qui s'est même institutionnalisée à travers les confréries, du type de celles des Gnawas, des Gangas, etc.*

— Exactement ! Ainsi, il est important de se souvenir que c'est l'alliance du commerce — comme celui de la Maison d'Illigh — et de la religion — des grandes *zawiyas* comme celles de Timguilcht ou Sidi Ahmed Ou Moussa... —, c'est cette alliance qui a fait que le patrimoine de l'Afrique subsaharienne et le patrimoine

maghrébin se sont rencontrés, et c'est à travers ces canaux-là que ces cultures se sont mélangées dans le Sahara.

Et c'est ainsi que l'on retrouve à Tombouctou des manuscrits d'origine maghrébine, et au Maroc, notamment dans le Sahara, des manuscrits d'origine subsaharienne. Il y a eu une circulation des manuscrits, qui s'est faite par les voies du commerce transsaharien, par le fait qu'il y avait des familles de nomades sahariens venus du Maroc qui se sont installées à Tombouctou — le maire de Tombouctou, dans les années 90, était originaire de Guelmim, de la tribu des Tekna —, tandis qu'à Guelmim, on trouve encore les grandes Maisons, comme la Maison Dahmane ou Beïrouk, par exemple, qui sont celles des grands commerçants de l'époque transsaharienne, et qui sont, eux, d'origine Kunta ou Berrabesch, donc malienne. Et ces échanges et ces mobilités, qui ont duré pendant des siècles, au Sahara, expliquent la situation contemporaine de la

prise de Tombouctou par les groupes extrémistes, et ses conséquences sur le patrimoine scripturaire.



**À LA ZAWIYA D'AGLOU**  
**Comput et sainteté**  
**sans frontière**

**L**A zawiya de Tinguilcht, en 1999, c'est ça qui m'a convaincu de faire mon terrain au Maroc. J'ai abandonné le Mali — j'avais fait mon mémoire de maîtrise sur le Mali, sur les génies de brousse... Du coup, suivant cette nouvelle orientation, je n'ai pas cessé de fréquenter les *foqaha*.

J'ai fait mon terrain dans la région de Sidi Ifni, chez les Aït Ba'amran, une grande tribu connue pour sa rébellion face aux forces colonisatrices, mais aussi face au Makhzen, dans ses demandes, notamment en 2007, où il y eut plusieurs incidents à Sidi Ifni. Et finalement, les

Aït Ba'amran arrivent toujours à avoir gain de cause : là, dernièrement, ils ont obtenu la création de leur province. Du coup, ils deviennent un peu une référence tribale au Maroc. Mais c'est une tribu assez récente, qui n'a pas plus de quatre siècles et qui est constituée en grande partie de bannis, de gens venus d'horizons complètement différents, tant du Sud que du Nord. Ça a formé un conglomérat qui s'est soudé autour du mythe du jihad contre les Portugais et les Espagnols, et ça a créé une identité extrêmement forte. Tellement forte qu'ils ont réussi à en faire une province administrative !

— *Mais, quatre siècles, ça nous ramène au XVI<sup>e</sup>, le moment où les grandes confréries donnent à la région sahélienne la structure que nous lui connaissons...*

— Oui, ce n'est pas un hasard, ça vient après Al-Jazouli... c'est aussi le moment où les tribus sahariennes sont en train de se former ou se reformer sous

l'influence, pas forcément des confréries, mais des saints, oui. Et on sait ce que sont les liens entre les Aït Ba'amran et les populations sahariennes : c'est une tribu à la fois berbère et sahraouie. Mais, nous quittons notre sujet.

L'important est que les zawiyas ne m'ont pas quitté. J'en ai visité ensuite plusieurs petites. Je me suis rendu compte du patrimoine, car il faut en parler, que représentent tous ces écrits. Il ne suffit pas de dire qu'il existe beaucoup de manuscrits. Il faut encore savoir ce qu'ils contiennent et comment ils sont transmis.

Leur contenu est extrêmement varié. Ça va de la pharmacopée au traité vétérinaire, en passant par la logique ancienne, l'astronomie et l'astrologie, le droit — le *fiqh* — jusqu'aux recettes de cuisine ! En gros, quoi. Il y a de tout. Et énormément de poésie !

— *Alors, voilà. On imagine que tous ces manuscrits ne passent pas leur temps*

*à parler de chasse au trésor... Et puis, on l'ignore souvent, mais la poésie courtoise, si chère à l'un de nos académiciens, très controversé, est toujours pratiquée dans ce monde musulman saharien, et ce dans ses registres sublimés comme grivois... et dans un mode de vie matrilineaire, qui plus est...*

— Oui, la poésie est utilisée au Sahara tant par les femmes que par les savants — au sens religieux. Non seulement ça, mais la poésie est utilisée comme la seule trame de transmission pour toutes les connaissances que nous venons d'évoquer. Ce qui signifie que lorsqu'un maître enseigne à ses élèves la pensée d'un grand auteur — disons Averroës, à qui nous reviendrons très bientôt —, il transmet cette connaissance sous la forme de poèmes que les étudiants vont apprendre. Et la métrique de la poésie constitue la trame mnémotechnique pour retenir les formules les plus importantes. J'ai par exemple, là, chez moi, un cours en poésie du *fqih* de la zawiya d'Aglou, Sidi Bel Mekki... Il s'agit d'une

des dernières zawiyas et *madrassa*-s du Maroc à enseigner l'astronomie et l'astrologie traditionnelles. Sidi Bel Mekki officie, encore aujourd'hui, auprès du Palais. Il est notamment chargé de déterminer les heures de prière, les dates du mois de Ramadan pour les années à venir... Ce sont des maîtres du comput du temps rituel (*'ilm al-Mawâkîl*). Ils sont les garants de l'horloge du rite malékite. Bien sûr, le Palais a d'autres «*fqih*-s» en son sein qui s'occupent aussi de ça, mais cette dernière *madrassa*, dans une région rurale près de Tiznit, au bord de la mer, à Aglou, continue à transmettre et à pratiquer ce savoir.

Il y a, chaque année, en février, un *moussem*, qui rassemble des centaines et des centaines de *tolba* et de *foqaha* de la région... C'est que cette zawiya abrite aussi le tombeau d'un des premiers saints du Maroc, l'un des plus vieux saints avec Moulay Idriss [le fondateur de Fès] : Sidi Ouagag, qui est, lui, le père spirituel de la dynastie des

Almoravides. Il a sept tombeaux, répartis dans le Sahara, dont, notamment, un en Mauritanie, un à Aglou, un dans l'Adrar des Ifoghas et un près de Tombouctou ! Ce qui montre, encore une fois, la tutelle sans frontière de ces hauts personnages du soufisme.

J'ai rencontré Sidi Bel Mekki plusieurs fois. Il est extraordinaire. C'est quelqu'un qui doit avoir maintenant près de 85 ans. Son savoir est tout à fait étonnant, puisqu'il le puise notamment dans les manuscrits arabes médiévaux, certains dont il dispose dans ses bibliothèques, puisque sa zawiya abrite une bibliothèque personnelle qui lui sert à faire son travail, ses écrits, ses œuvres, ses cours... ainsi qu'une bibliothèque ouverte au public, y compris aux touristes qui veulent visiter la zawiya. Il y a d'ailleurs un très beau manuscrit d'Al-Jazouli, qui semble être un original d'un de ses textes. Mohammed Ibn Suleymân Al-Jazouli étant un grand saint du XV<sup>e</sup> siècle, enterré à Marrakech, que

l'on peut dire à l'origine des nouvelles formes de sainteté au Maroc, depuis le XV<sup>e</sup> siècle.

— *Il est aussi connu pour avoir écrit un ouvrage de référence qui est beaucoup lu dans les zawiya de tout le Maroc, et bien au-delà. Il s'agit du Dalaïl al-Kheirat.*

— Donc, ce *fqih* de la zawiya d'Aglou compile les connaissances issues de ces manuscrits... avec des éphémérides de marins ! Chaque année, il reçoit ces éphémérides nautiques, qui lui donnent les dates, les coefficients de marée, les heures de lever de l'étoile Polaire... Et il utilise ces deux références, modernes occidentales et médiévales arabes. Dans son petit bureau, dans la cellule où il cuisine ses écrits et ses cours, il y a la belle planche manuscrite d'un calendrier astrologique, d'un zodiaque — qui s'inspire directement des calendriers babyloniens —, ce qu'on appelle un *manâzil* ou *manâzil al-qamar*. De *manâzil* terme lui-même d'origine mésopotamienne,

mais coranique, donc de pur arabe, qui désigne les cycles ou les stations, et *al-qamar*, « la lune ». C'est le calendrier arabe.

Ainsi, on discerne maintenant, avec le récit, que chaque zawiya est spécialisée dans un domaine différent. Alors, il y a bien sûr quelques zawiyas qui touchent à tout, comme, par exemple, celle de Tinguilcht, et puis les petites — enfin, « petites »... la zawiya d'Aglou n'est pas si petite que ça ! — qui sont spécialisées dans une ou des sciences particulières.



## HÉRITAGES ANDALOUS

### Des zawiya aristotéliennes

**J'**AI visité par la suite une zawiya qui m'a impressionné, elle aussi. Elle est tellement modeste et elle porte un nom tellement curieux : Yoguit. Selon certains, le mot serait d'origine hébraïque. D'autres défendent la seule traduction que l'on pourrait faire en berbère, en tachelhit, qui est « je ne veux pas ». Bref, on ne sait pas.

Cette petite zawiya est complètement perdue dans un coin paumé où personne ne pourrait la trouver. Elle détient une petite bibliothèque, à laquelle je n'ai pas eu accès, et elle abrite l'une des dernières

*madrassa*-s qui enseignent la logique ancienne. La logique aristotélicienne.

— *Ah oui!*

— Eh oui! En y arrivant, je rencontre le maître, le grand *fqih*, soufi, bien évidemment; et puis je commence à discuter avec les étudiants... les *tolba*, qui sont là. Et je m'aperçois que l'un de ces élèves tient des propos qui ne sont pas du tout «soufis.» Le type commence à me dire: «Oui... tu comprends, dans cette région... les gens font des cultes aux saints... ils sacrifient des animaux à des saints... c'est pas l'islam ici...» Il commence à me parler de manuscrits qui seraient presque hérétiques... Et, donc, je trouve ça quand même bizarre... et le gars finit par m'avouer qu'il est wahhabite, qu'il vient de Casablanca et qu'il est venu ici, dans ces régions, jouer le *tâleb*, l'étudiant...

Parce que, il faut savoir que les *tolba* viennent pour la plupart de petits villages.

Ce sont des gens en général issus de familles paysannes : il y a quatre ou cinq fils, un va être destiné à l'émigration, un autre va s'occuper des champs, un autre faire des études en ville et le dernier... il y en a toujours un, autrefois, en tout cas, qui était destiné — ou sacrifié, comme on voudra — à l'étude des sciences religieuses pour devenir lui-même imam, et officier dans les petits villages. Mais parmi ces « fils de pauvres », comme dirait Mouloud Feraoun, l'écrivain kabyle, il y avait ce jeune Casablançais qui était là. J'en étais très inquiet, je me disais : « Oh là là ! Même dans cette petite zawiya-là, on voit quelqu'un qui y vient pour essayer de lutter contre le soufisme ! On voit à quel point ce grand conflit étend ses ramifications dans des petits endroits et se joue au travers de tous les acteurs impliqués ! »

Après, j'en ai discuté avec le *fqih* de la zawiya. Je lui fais remarquer que « cet élève n'a pas du tout l'air d'être dans la voie soufie... je ne comprends pas bien... »

Ne va-t-il pas finir par te détruire ? » Et là, le *fqih* rigole ! [*Rires.*]

Il me répond : « Tu sais, ce n'est pas le premier que j'ai "sous la main." » Il me montre au loin un gamin avec un crâne rasé, en train de réciter ses litanies, et ajoute : « Lui aussi est venu avec les mêmes intentions, et aujourd'hui, il est dans la Voie, il lit tous les maîtres soufis, les manuscrits, c'est un des meilleurs élèves en logique aristotélicienne... » Il m'a ainsi fait comprendre que, plutôt que de jeter la cuillère tordue à la poubelle, il valait mieux la redresser et s'en servir, quoi.

— *Toute une philosophie, effectivement. Enseigner plutôt qu'exclure...*

— Ouais ! [*Court silence.*] Puisque, exclure, ce serait créer la *fitna*. Il faut toujours rester dans une position englobante, et non pas dans une position de face à face.

— *Et tout ça autour des manuscrits...*

— Et tout ça autour des manuscrits, oui. Alors, pour rester dans la logique... il faut que je te raconte... Ça faisait plusieurs années que l'on me parlait de l'existence de certaines familles extrêmement savantes, descendantes de grands savants. Il y a beaucoup de rumeurs sur la teneur des manuscrits. Comme on l'a dit, pour le patrimoine religieux, on a différentes matières : la poésie, l'astrologie, la médecine, etc. Mais, on a aussi des héritages qui viennent d'autres cultures. Notamment, on pense qu'une partie des décades de Tite-Live, dont on n'a plus aucune trace en Occident, aurait été traduite en arabe dans des manuscrits... Évariste Lévi-Provençal soupçonnait Ibn Khaldoun de s'en être inspiré. On sait que l'Europe a redécouvert Platon et Aristote au travers des écrits d'Averroës...

— *Oui. Ça a fait l'actualité récemment. Quand est sorti ce drôle de bouquin prétendant qu'Aristote avait été retrouvé au Mont-Saint-Michel...*

*Alain de Libera, dont c'est quand même un peu le sujet, était monté au créneau et avait usé, entre autres, d'un argument simple, mais non simpliste : il a rappelé que l'on ne pouvait pas étudier les textes Grecs si l'on ne maîtrisait pas la langue arabe...*

— Oui ! C'est vrai ! En plus — ça ajoute à la beauté du truc — Averroës, comme d'autres en Andalousie, avait écrit une partie de son œuvre avec des caractères hébreux, qui transcrivaient de la langue arabe...

— *La médecine d'Avicenne, soit Galien lu, vérifié expérimentalement et corrigé, cette médecine a été la base de la médecine européenne du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à, au moins, la Renaissance — les Arabes ont sauvé quelques vies en Europe pendant... plusieurs siècles...*

— Oui, ils ont apporté la maîtrise de la césarienne et de la trachéotomie...

— *Les Croisés avaient ramené quelques manuscrits, il y avait eu des traductions en*

*latin de textes venus de Sicile, mais aussi pas mal de traductions en hébreu, donc la communauté juive, sépharade et ashkénaze, a grandement participé à la diffusion, à la redécouverte du patrimoine grec par l'Europe...*

— patrimoine qui avait transité par le monde arabe.

*— Même si trois feuillets ont, peut-être, pu se retrouver au Mont-Saint-Michel, mais ils n'étaient pas lus...*

— Ça, c'est clair et net. Donc, parmi tous ces manuscrits on a des raisons de penser qu'une partie des décades de Tite-Live, qui aurait été traduite en arabe à une certaine époque, pourrait s'y trouver... Il y aurait ce traité hébreu disparu, on en a parlé, un des livres de Salomon, etc.

À propos d'Averroës, Ibn Roshd, donc, on m'avait dit qu'il existait une zawiya où se trouvaient ses descendants. Ce qui a bien évidemment motivé ma volonté de la chercher.

Et c'est la zawiya d'Oukhribin, entre Agadir et Tiznit. Y officient un vieux monsieur et son fils Salah. Ils enseignent encore aujourd'hui à plus d'une cinquantaine d'étudiants la logique aristotélicienne. Le vieux mystique dégage une aura paisible qui irradie tout l'édifice, il fait partie de ces hommes qui, comme dit le proverbe touareg, augmentent le nombre des êtres vivants rien qu'en respirant. J'ai fini par leur poser la question de leur lien avec Averroës. Ils m'ont montré leur généalogie, qui remonte à Ibn Roshd. Alors, bon, les histoires d'arbres généalogiques..., on le sait, ça peut toujours être trafiqué...

— *Sinon trafiqué, parfois « mythifié » — dans un sens positif autant que négatif...*

— Voilà ! Des générations peuvent être supprimées, des filiations par la mère parfois remplacées par des filiations par le père, pour faire croire à une belle chaîne patrilinéaire depuis le saint ou l'ancêtre...



— *Mais en tout cas, il y avait ici une généalogie du savoir...*

— Il y avait une généalogie du savoir ! Et ça prouve l'existence d'une nouvelle forme de chérifisme, puisque ces « descendants » sont considérés comme des *chorfa-s*, par les populations locales, alors que Ibn Roshd lui-même n'était pas chérif ! Donc, le chérifisme, c'est aussi le fait d'être descendant d'un savant. On connaissait, au Maroc, le chérifisme en lien direct avec les saints, mais il existe une forme de « petit chérifisme » en lien avec un grand savant. Ici, Ibn Roshd.

— *Ce qui n'est pas totalement surprenant, puisque, dans le contexte musulman médiéval, la science et la connaissance sont liées à la sainteté...*

— Le savoir qui surprend fait la sainteté.

— *Ce qui a un fondement coranique, au demeurant, puisque la science et la*

*connaissance sont glorifiées dans le Coran lui-même...*

— Oui. Quelqu'un qui arrive de l'extérieur et qui apporte une science nouvelle, une connaissance nouvelle, une plante nouvelle, une nouvelle technique vétérinaire... peu importe, acquiert un potentiel d'aura religieuse.

Alors, l'histoire même d'Averroës nous rapproche de ces régions-là, puisqu'il est mort à Marrakech et que la cérémonie de ses « funérailles » a été décrite par un témoin, non moins connu, le grand saint du nom d'Ibn Arabî. Selon ce dernier, on aurait mis le corps d'Ibn Roshd sur un des côtés du bât de l'âne, et l'équivalent de son poids en manuscrits de l'autre. L'animal serait remonté de Marrakech jusqu'à son lieu de naissance, en Andalousie, où Averroës serait enterré.

Mais, ce que l'histoire ne dit pas, c'est : est-ce qu'il avait eu des enfants au Maroc ? Certains d'entre eux seraient-ils

restés ? On ne peut ni l'affirmer ni le nier. Et surtout, si on a mis son poids en manuscrits sur l'âne, apparemment, il devait en rester d'autres. Où sont-ils passés ? Nous n'en savons pas plus. Or, cette famille se revendique comme étant détentrice d'une partie de cet héritage de Ibn Roshd... Ils auraient des textes transcrits en arabe d'Averroës — peut-être des inédits ? — qui pourraient nous renvoyer à des manuscrits grecs que l'on ne connaît peut-être pas encore...



## **ÉCRITURE DE POUSSIÈRE**

### **De la conservation des manuscrits**

**I**L est quand même surprenant de voir cette abondance de productions écrites dans des endroits comme le Souss ou le Sahara, où l'on imagine que l'industrie du papier n'était pas, euh... florissante ! Où l'encre était fabriquée de manière artisanale... Et où les distances à parcourir d'une bibliothèque à une autre sont gigantesques. Il y a un énorme paradoxe de surcroît entre, d'un côté, le fort taux d'analphabétisme qui existe dans ces régions et, de l'autre, la densité de production du savoir écrit ! De la connaissance écrite. J'en reviens au manuscrit comme objet, et, à ce que

l'on disait à propos du Diamant, qui a un effet tel qu'il modifie le paysage et y provoque l'apparition de gisement d'or...

— *On pourrait voir là une métaphore de ce que la connaissance est un vrai trésor, en soi. Toute la série Harry Potter [rires] repose dessus, et ça marche très bien : c'est un best-seller mondial, auprès d'un public alphabétisé !*

— Oui. Et il n'y a pas que cette série... Mais, ici, c'est plus qu'une métaphore, car ça donne de la valeur au manuscrit. Plusieurs choses donnent de la valeur.

Un jour, mon ami Abd el-Wahab Sibaoui, nous en reparlerons, m'a expliqué les conditions de vie de ses ancêtres. Il me disait : « À l'époque, on récupérait des bouts de papier, de carton et de papier ancien... que nous remâchions pour fabriquer des pages, nous-mêmes, pour pouvoir écrire ». Il m'avait montré une page magnifique d'un petit

manuscrit de poésie. L'auteur n'avait que huit pages à sa disposition, alors que son maître lui avait demandé de faire la glose d'une poésie de 900 vers ! Plus précisément, la commande était de faire une explication de la rime en L (*Lâmia*). Et donc, l'étudiant a réussi à intégrer ça dans seulement huit pages, en écrivant dans tous les sens — ce qui, du coup, crée une figure géométrique très très belle, quasi fractale ! —, en comblant le moindre blanc de la page de ses lettres arabes. La plupart du temps, c'est l'écriture de poussière, *ghoubari*, qu'il a utilisé pour relever ce défi, c'est-à-dire une écriture minuscule dont la taille avoisine les trois millimètres.

On retrouve encore, dans le Sahara, du papier avec le poinçon de l'imprimerie de Boulaq, la première du monde arabe et musulman, qui fut créée à l'époque de Méhémet Ali, le grand chef d'État égyptien de la première moitié du XIX<sup>e</sup>. On rencontre toujours au Maroc, aujourd'hui, des textes écrits sur ces

papiers. Mais, avant cette imprimerie, le papier était extrêmement rare. Et, donc, on recyclait. Comme on vient de le dire : en le mâchant pour refaire des pages. Tout cela forme une dimension qui participe de la valeur du manuscrit : le sacrifice, la rareté du matériau rendent aussi l'objet extrêmement rare et beau. L'incroyable défi des savants soufis de produire des milliers de manuscrits au Sahara est souvent compris comme une preuve de la grandeur de Dieu, un *wahy*, une inspiration miraculeuse. Quelque chose qui contredit toute logique et prend à revers le cours des événements.

Deuxième raison faisant la valeur d'un manuscrit, c'est qu'il doit vivre. Plus il vit, plus il prend de la valeur. Plus il a circulé entre les mains de maîtres, plus il vaut. Pourquoi ? Parce qu'un livre, dans ce monde-là — du Sahara, du Maghreb, et même de l'Afrique subsaharienne —, n'est jamais terminé. On peut toujours le commenter dans les marges. Et l'on trouve énormément de manuscrits qui



sont commentés. Et ces commentaires rajoutent encore de la valeur, puisque l'on sait que tel, et tel, et tel... maîtres ont consulté et ont commenté ce manuscrit. Cela crée une sorte de chaîne du savoir qui vient témoigner de la valeur de l'ouvrage.

La troisième chose, c'est, on l'a vu, le pouvoir magique. Cette capacité du manuscrit à pouvoir apporter la baraka, changer le plomb en or ou en quelque métal précieux, etc. Détenir un manuscrit dans un territoire, permet d'apporter... *el-kheir*, c'est-à-dire le bien et la richesse à ses habitants.

Il faut vraiment rendre hommage à ces religieux qui sont spécialistes des manuscrits et qui ont développé tout un savoir de conservation.

Aujourd'hui, on parle de la numérisation comme le « miracle » de la sauvegarde. Je vais t'expliquer en quoi elle est perçue comme une véritable menace par les détenteurs de manuscrits, et, en

réalité, pourquoi la numérisation n'est pas la première chose à faire.

Dans les programmes de conservation — il y en a eu plein, à Tombouctou notamment, depuis une dizaine d'années, certains sont en train de se monter au Maroc, en Mauritanie, etc. —, tout le monde a l'impression que la numérisation est la vraie solution. Mais on oublie que cette numérisation est perçue par les gens comme une spoliation. Exactement comme pour la photo portrait, numériser un document revient à lui voler son âme ! Ça brise tout de suite la confiance, parce que ces spécialistes du livre ont, eux, leurs propres techniques de préservation et de conservation.

Preuve en est, l'existence d'un livre de recettes d'encres utilisées comme poison contre les insectes bibliophages — qui attaquent et mangent les manuscrits. Ce manuscrit est extraordinaire. Outre l'esthétique de l'ouvrage, le texte explique les recettes et utilise parfois des couleurs

différentes, dans ce même manuscrit, qui, justement, en sont les recettes. En très gros, il suffit d'écrire, par exemple, une lettre dans chaque page avec cette encre rouge censée lutter contre un type d'insectes bibliophages — disons, les mites — et le manuscrit est préservé.

Ces recettes étaient élaborées à partir de plantes, la plupart du temps, ou de substances animales. Ce que l'on appelle *smagh*, l'encre traditionnelle, dans le monde maghrébin, est issu de la suie produite par les poils brûlés de brebis. Mais pas de n'importe quels poils : de ceux des parties génitales de la brebis. De cette suie, on extrait cette substance noire qui nous donne l'encre. À partir de cette base, parfois, on peut faire l'encre en y ajoutant d'autres matériaux, comme le safran qui va donner une couleur rouge, ou des herbes aux propriétés variées... etc.

Autre technique pour conserver les ouvrages, outre l'ajout d'extraits de plantes dans l'encre elle-même, il y a les talismans. Des formules talismaniques

qui visent à repousser les djinns. Car on considère que les insectes bibliophages travaillent pour ou même sont des djinns. Il faut comprendre que le manuscrit n'est pas complètement dans le monde des humains. Il a toujours un pied dans le monde des génies et l'autre dans le monde des humains.

— *Ce que nous appelons, nous, l'instinct animal, l'instinct de ces insectes, serait ici assimilé à un psychisme doué de sa propre volonté, en l'occurrence celle de détruire ces manuscrits ?...*

— C'est un peu ça. Par exemple, on a une formule talismanique couramment utilisée qui s'adresse par son nom propre à un djinn emblématique de la catégorie des génies destructeurs de manuscrits, pour lui ordonner de ne pas manger le livre : «*Yâ Laykataj, lâ ta'kul hâdhâ l-kitâb*», littéralement «*Ô Laykataj, ne mange pas ce livre*», selon la traduction de Constant Hamès. Le nom du djinn, Laykataj, évoque un mot

magique fréquemment employé dans les manuscrits maghrébins et africains et d'origine perse, semble-t-il.

Ainsi, ce ne sont pas seulement des gens qui accumulent les manuscrits : ce sont des gens qui traitent les manuscrits, qui les restaurent, qui en refont les reliures... Et, donc, la démarche de la numérisation par sa facilité de reproduction, ne sollicitant aucun effort humain, s'oppose totalement à la démarche saharienne du « miracle du manuscrit » dont nous avons parlé qui, elle, nécessite un travail de fourmi.

— *En effet. Mais, il y a une question que l'on ne peut pas ne pas poser. Ces encres censées protéger des insectes, est-ce que ça a été vérifié expérimentalement, est-ce qu'on s'y est, au moins, ne serait-ce qu'intéressé ?*

— Non.

— *Donc, on ne sait pas s'il y a un fondement scientifique, s'il y aurait, par exemple,*

*des molécules qui pourraient être effectivement répulsives des insectes?... Je songe à tous ces grands laboratoires pharmaceutiques mondiaux qui s'intéressent aujourd'hui aux savoirs chamaniques et aux principes actifs des plantes amazoniennes...*

— et à la pharmacopée africaine! Mais, non. Pour ces recettes sahariennes, on ne sait pas. La seule chose tangible que l'on a, en tout cas la seule sur laquelle je puisse témoigner, c'est que ce livre de recettes, du début du XIX<sup>e</sup> siècle, précisément, qui est truffé d'encre « prophylactiques », eh bien... il est intact!

[*Rires.*]

**DANS LE SOUSS**  
**La Résistance**  
**à la prédation coloniale**

**H**ISTORIQUEMENT, il y a une chose très, très importante à évoquer : c'est le manuscrit comme acte de résistance à la colonisation française. Si je prends l'exemple du Souss, le Protectorat français est perçu comme une période de prédation à l'égard des manuscrits.

— *Au même titre que nos wahhabites pakistanais ?*

— Tout à fait. Les colonisateurs français sont décrits par les Soussi-s (habitants du Souss) comme étant avides de livres savants, convaincus par l'ampleur

de leur pouvoir magique. Les Soussi-s se souviennent qu'il arrivait à quelques habitants de régler leurs problèmes avec des officiers français en fournissant, à la demande de ces derniers, un manuscrit ou un document historique.

— *C'était le bakchich ?*

— C'était le bakchich ! Un gros bakchich pouvait être de donner un manuscrit à un officier français. On savait qu'avec ça on pouvait l'acheter. Par ailleurs, des dizaines d'officiers et de professionnels étrangers auraient, dit-on, été employés à transférer le patrimoine écrit du Souss vers des bibliothèques et des musées étrangers. Il y a vraiment cette vision d'une spoliation par la colonisation française. Les Soussi-s considèrent avoir été pillés par la France — sans même avoir eu l'opportunité d'accéder au contenu de ces ouvrages.

Avec le temps, le colonisateur devint l'une des hantises des propriétaires de



manuscripts et une cause importante du phénomène de dissimulation des collections, parfois exacerbée jusqu'à la bibliotaphie — c'est-à-dire la destruction ; on préfère détruire le manuscrit plutôt que de laisser le colonisateur français mettre la main dessus. Préserver les manuscrits savants de la main des colonisateurs devint quelque part une des formes de la résistance à l'occupant. C'est dire vraiment l'importance qu'accordait le peuple marocain à son patrimoine écrit.

La peur de voir spoliés les trésors manuscrits fit le malheur de certains historiens tel Abderrahmane Ibn Zidane qui, durant les années 1930, ne put recueillir suffisamment d'informations au Souss pour écrire son ouvrage. Protectorat français oblige, il était muni d'une recommandation et bénéficiait de l'appui du gouverneur général des régions du Sud. L'historien revint bredouille en dépit de ses nombreuses visites de bibliothèques. Ça, c'est une histoire que raconte Omar Afa, lors d'un

colloque à Agadir en 1999, c'est un écrivain qui a écrit beaucoup de choses sur les manuscrits et les bibliothèques. À partir du moment où l'on était affilié à la colonisation d'une manière ou d'une autre, et qu'on avait une autorisation des instances coloniales, on était bien évidemment vu comme un traître. Donc, il était hors de question de montrer ses manuscrits à ces personnes...

Mais l'histoire la plus célèbre reste sans aucun doute celle des tribulations du capitaine Justinard, surnommé « Captain Chleuh » pour ses compétences linguistiques, car il maîtrisait parfaitement le tachelhit — le chleuh. Il était à la recherche d'un manuscrit aux pouvoirs édifiants intitulé *Bad' ad-Dounia* (« *Le Commencement de la vie d'icibas* »). Pour arriver à ses fins, le capitaine français aurait emprisonné un célèbre officiant religieux, Sidi Mohamed ben Abdelkrim, qui refusait de lui céder l'ouvrage. L'arrestation du savant provoqua la révolte de tous les *tolba*, les étudiants,

de la région de Lakhsass, humains ou djinns — car il y a aussi des génies étudiants —, qui vinrent pour le libérer. Le manuscrit fut transféré en secret dans une autre bibliothèque — un peu comme dans l'histoire de la zawiya de Sidi Ahmed Ou Moussa —, les listes et les catalogues furent brûlés afin de perdre toute trace de sa mention. Car il y avait même des listes et des catalogues qui étaient tenus par les *foqaha*!

Et puis, l'histoire, extraordinaire, qui montre comment la lutte contre le pillage des manuscrits savants par les colons figure presque au premier rang des luttes de libération nationale... On prétend ainsi que c'est en faisant usage d'un manuscrit de logique ancienne, originaire d'Andalousie, que le roi Mohammed V a pu convaincre les nations réticentes de la nécessité de son retour au Maroc depuis son exil malgache.

Mais le départ des Français n'a toutefois pas mis fin à l'angoisse associée à

la possession de manuscrits savants et il reste très délicat de nos jours d'accéder aux fonds ou, même, simplement de parvenir à les localiser.

— *Comme tu as pu t'en apercevoir...*

## UN ENJEU CIVILISATIONNEL AU MARCHÉ NOIR

**L**ORS d'une de nos enquêtes, au mois d'avril dernier, qui a fait l'objet d'articles dans *Libération* [en France] puis dans *Le Monde*, nous avons rencontré cet ami marocain, Abd el-Wahab Sibaoui, de la région de Boujdour, de la tribu des Ouled Bou Sbaâ et qui est un spécialiste des manuscrits. Ce soufi appartient à une famille marabou-tique qui non seulement collectionne les manuscrits depuis des siècles, mais en écrit. C'est aussi une famille de lettrés qui les compile et en achète. Lui a en plus les moyens que lui offrent les outils de la mondialisation — les avions,

internet... Tout ça lui donne une apparence de « mercenaire du manuscrit », dans le sens où il n'hésite pas à rentrer dans des réseaux — parfois illégaux — pour pouvoir mettre la main sur les manuscrits qu'il recherche. Mais lui rêve de créer un musée au Maroc. Il a donc une connaissance extrêmement profonde sur la production des manuscrits au Sahara. Dans ce cadre, il s'est retrouvé à exposer ses collections à Moqtada Sadr, le leader chiite iraquien, qui organisait, en Irak, un congrès sur les manuscrits arabes lors duquel Abd el-Wahab a donné des conférences sur la dimension religieuse du patrimoine des manuscrits marocains...

À Tombouctou, les tribus Kunta et Berrabesch, dont nous parlions au début, ces tribus soufies, maraboutiques, étaient détentrices de bibliothèques de manuscrits, qu'elles gardaient chez elles — exactement comme les familles de Chinguetti —, ou, lorsqu'elles nomadisaient, emportaient avec elles dans ces

fameux sacs en cuir couverts de symboles communs à tout le Sahara à dos de dromadaires. Elles ne quittaient jamais leurs manuscrits.

Bien évidemment, elles ont senti la menace venir — on se souvient des événements à Al Moustarat, en 1999... —, elles l'ont anticipée et elles ont fui Tombouctou avant sa chute. Lorsque les extrémistes ont pris la ville, les tribus Kunta et Berrabesch étaient déjà majoritairement parties. Elles ont fait ce qu'elles faisaient d'habitude, quand il y avait des razzias ou des conflits avec d'autres tribus : elles ont mis leurs sacs sur les dromadaires, et elles ont pris la route du Nyaye.

Mais le problème est que le conflit a duré. Les extrémistes se sont installés à Tombouctou, ont commencé à détruire des mausolées — ceux des ancêtres Kunta et Berrabesch, notamment, ils se sont attaqués d'abord à ce patrimoine-là, pour effacer l'ancrage de

ces tribus maraboutiques à Tombouctou. Ces dernières ont donc été dans l'obligation de partir de plus en plus loin, vers la Mauritanie. Là, des camps de réfugiés ont été installés, près de la frontière entre les deux pays, à Fassale, Bassikounou ou M'bera. Les jours sont devenus des semaines. Les semaines, des mois. Le temps passant, il faut survivre. Dans le monde, les camps de réfugiés sont, généralement, des hauts lieux de trafic. De trafics en tous genres, puisque les gens sont prêts à tout vendre. Et ces tribus ont fini par être dans le besoin de vendre leurs manuscrits, leurs trésors, pour simplement pouvoir survivre. Voilà comment on est arrivé à un grand marché noir des manuscrits en Afrique sahélienne.

À partir de ce moment, ça a été la bataille entre les acheteurs. Pour simplifier à gros traits, disons qu'il y avait deux types d'acheteurs. D'un côté ceux d'obédience ou de culture soufie, d'origines différentes, tant des Mourides du Sénégal que des Mauritaniens que des



Sahariens du Maroc, pour la plupart issus de tribus maraboutiques, ayant des liens, des réseaux, des cousins... etc. dans toute la zone, y compris bien sûr les Kunta et les Berrabesch. C'est ainsi qu'Abd el-Wahab a pu acquérir, pour près de 13 000 euros, un certain nombre de manuscrits issus de Tombouctou. Le tout composé de différentes choses, même si toutes n'ont pas de grande valeur en soi...

Parmi ceux qu'il nous a présentés, la plupart sont des manuscrits de *fiqh*, le droit musulman, ou de Sunna, la geste du Prophète, ou de commentaires du rite malékite...

Comme l'a rappelé Sa Majesté Mohammed VI, dernièrement, lors de son discours à Bamako pour l'investiture du président Ibrahim Boubacar Keïta, le rite malékite est commun au Mali et au Maroc, et le Sultan marocain en est le garant en tant que Commandeur des croyants, suivant ce rite-là, précisément. Il y a d'autres rites, comme le hanafite, le shafite ou le hanbalite...

— *D'ailleurs, le wahhabisme est une interprétation moderne du rite hanbalite... Mais, donc, ces manuscrits d'Abd el-Wahab sont principalement malékites...*

— Oui. Il y a du *fiqh*, notamment un sur les règles du commerce, et un sur celles du divorce et de l'héritage, qui datent du XVIII<sup>e</sup> siècle... il avait aussi une sorte de manuel pédagogique de la prière et puis, curieusement, une page, isolée, d'un manuscrit écrit en ge'ez, c'est-à-dire en éthiopien, en amharique. L'amusant, c'est qu'il a retrouvé la personne qui détient le manuscrit dont il a la page manquante, et qui, lui, est au Yémen! Il faut bien comprendre que tous ces passionnés ont maintenant des blogs sur internet, qu'ils réseautent, etc. Il y a une toile des passionnés des manuscrits arabes, dans le monde musulman...

Et puis, de l'autre côté, toujours à gros traits, il y a un autre type d'acheteurs, que l'on pourrait séparer en deux

parties. L'une composée des extrémistes locaux qui détruisaient des manuscrits lorsqu'ils tombaient dessus. Mais il ne faut pas imaginer que ces combattants seraient de grands érudits. Pour la plupart, ce sont des analphabètes. Il ne faut donc pas imaginer ces wahhabites en train de lire les textes et juger lesquels détruire...

— *Mais peut-on imaginer que les hommes de main, lorsqu'ils trouvaient un manuscrit, le remettaient à quelqu'un qu'ils considéraient comme à même de déterminer le sort du document ?...*

— Éventuellement. Mais je pense que ça a été tellement la pagaille que l'opération n'a pas été maîtrisée. C'était beaucoup plus facile d'identifier les constructions maraboutiques. Là, le bâtiment est concret et il suffit de le détruire. D'autant que la destruction d'un manuscrit sacré est l'un des pires péchés dans l'islam ! Donc, il ne leur faut pas se tromper ! Si jamais ils détruisent un Coran — bon, ça,

ils pourraient arriver à le reconnaître —, mais disons un recueil de hadiths qu'ils considèrent malgré tout comme « authentiques », *sihâh*, en pensant que c'est de la poésie soufie, par exemple, eh bien, pour eux-mêmes, ils signeraient leur billet pour l'enfer. Donc, il y a aussi ça. On préfère ne pas détruire tant qu'on ne sait pas exactement ce qu'il y a à l'intérieur. Si jamais il y avait une formule coranique... Donc, voilà, une partie des manuscrits avait déjà été déplacée par les tribus et ceux restants, ils n'ont pas vraiment su quoi faire avec.

Ce qui est certain, en revanche, c'est que, dans les camps de réfugiés, là il y avait des professionnels. Des gens, des intermédiaires de fondations, comme celle de Juma Al Majid, par exemple, qui est basée à Dubaï, et qui, elle, a pour objectif de mettre la main sur divers manuscrits du monde arabe et musulman et de les mettre « sous scellés » ! Car une fois qu'ils sont dans ce type de fondations, on ne peut plus savoir ce que ces manuscrits deviennent...

— *Que se passe-t-il lorsque ces fondations wahhabites — alors, là, wahhabites au sens strict du terme — acquièrent des manuscrits ?*

— Ils en achètent au Mali, au Yémen, au Cachemire... dans tout le monde musulman... Ils jouent sur deux tableaux : ils se présentent sous la forme de fondation pieuse chez les musulmans et, à l'international, ils se disent fondation de protection, de patrimonialisation. En réalité, ils mettent sous verre, quoi, ils aseptisent complètement. Surtout, ils contrôlent l'accès à ces manuscrits.

— *Ça ressemble à une espèce d'effacement, d'épuration des traces historiques de... l'islam qui les a précédés, puisqu'ils sont les derniers venus. Mais ils ne les détruisent pas ? C'est « juste » que l'on ne sait pas ce que ces manuscrits deviennent ?*

— Je ne pense pas qu'ils les détruisent. Je pense qu'il y a, à l'intérieur même du wahhabisme, des gens qui sont férus de

« tradition... » à condition qu'elle reste dans le secret. D'autant que ces manuscrits peuvent contenir des choses susceptibles de provoquer des « *revivals* » de certaines interprétations de l'islam qui pourraient être en contradiction avec le dogme wahhabite. Mais ce qui est important, c'est qu'ils en régulent l'accès. Ça, c'est totalement nouveau.

— *D'un autre côté, ne peut-on pas dire que, qu'ils soient dans des zawiyas, à la BnF ou à la British Library, ou « sous verre » à Dubaï, les manuscrits ne sont pas plus accessibles ?*

— En fait, non. Je ne serais pas d'accord avec ça. Car les étudiants des zawiyas y ont accès, sous le contrôle de leurs maîtres, bien sûr. Il y avait, de plus, une très large circulation entre les différentes bibliothèques et *madrassa*-s, comme on l'a évoqué plus haut. En réalité, c'est l'effondrement du système des études traditionnelles...

— *Qui commence sous la colonisation...*

— Oui, et devant l'État post-indépendance — les deux valorisant les filières d'enseignement « moderne », pour des tas de raisons évidentes<sup>6</sup> —, c'est cet effondrement du système traditionnel qui a réduit drastiquement le nombre de *tolba* et, donc, réduit l'accès et la circulation de ces manuscrits.

— *En conséquence, il y a des techniciens et des ingénieurs qui sont formés, mais ça ouvre la porte à l'avancée du wahhabisme...*

— Oui. La défense est affaiblie.

— *Sur ce marché, noir ou pas, des manuscrits, on imagine que ces fondations du Golfe ont beaucoup de moyens...*

— Elles ont énormément de moyens. Mais beaucoup moins de réseaux que les soufis. Ces fondations n'ont pas les réseaux de parenté, les réseaux de cousinage, etc. dont disposent les soufies.

---

6. Pierre Vermeren, *École, élite et pouvoir*, éd. Alizés, Rabat, 2002.

Les réseaux des soufis, de Guelmim à Tombouctou, de Chinguetti à l'Adrar des Ifoghas, on en a parlé, datent de plusieurs siècles.

Ce qui facilite grandement les choses pour faire circuler les objets menacés de disparaître.

— *Le danger principal réside donc dans ces camps de réfugiés où les familles, coincées, se retrouvent dans l'obligation de vendre pour simplement manger... Oui, effectivement... Et on n'en sait pas plus, en ce moment, sur ces fondations ?*

— Non. Il faudrait se renseigner, il y a peut-être des choses en train d'être écrites, mais c'est un terrain difficile !

— *Mais alors, si ces grandes familles maraboutiques refluent dans des camps de réfugiés en Mauritanie...*

— Elles sont retournées à Tombouctou, depuis. Enfin une partie. On ne connaît pas exactement la situation.



— *Ah! D'accord. Mais ça veut dire que, finalement, ce wahhabisme pakistanais, que l'on évoquait tout à l'heure, les avait finalement chassées. Peut-on dire que l'islam traditionnel — en tout cas depuis le XVI<sup>e</sup> siècle — est en train d'être effacé par l'arrivée de missionnaires venus de l'Est?...*

— Il y a une volonté, une tentative d'effacement. Mais maintenant, les mausolées n'ont pas tous été détruits, on va certainement les reconstruire... Je ne vois pas du tout Tombouctou passer comme ça dans le dogme wahhabite. Je pense qu'il y a une forme de rejet maintenant.

Mais la situation est tellement instable, qu'il est difficile de...

— *Bien sûr. Mais nous parlons des enjeux...*

— Oui. Les enjeux sont là.

— *Ce que tu sembles souligner, c'est que l'islam multiséculaire de la région...*

— s'est retranché dans ses marges maghrébines, oui. Mais ce n'est qu'un retranchement. C'est reculer pour mieux réoccuper après.

— *On l'espère!*

— Il faut quand même voir, si on regarde la carte — bon, il reste le point d'interrogation de l'Algérie... —, on se rend compte que, cette poche saharienne que les étrangers wahhabites et autres groupes extrémistes ont créée, elle est isolée! Elle ne peut pas descendre au sud. Au sud, il y a l'islam subsaharien, toutes les traditions africaines de convivialité dont on a parlé, à commencer par la parenté à plaisanterie. Donc, ça ne pourra pas descendre au sud, c'est certain.

— *L'islam ouest-africain est très informé par la Tijâniya, la Qâdiriyya...*

— La Tijâniya au Sénégal, c'est certain. Au Mali aussi, dans une moindre

mesure. Mais attention, la Tijâniya peut épouser parfois des postures religieuses assez puritaines. Peut-être pas aussi puritaines que celles adoptées par le sunnisme réformé de Ançar Dine, mais tout de même. Je dirais qu'au Mali, au Burkina Fasso, au Niger... on trouve beaucoup plus de formes de soufisme populaire locales.

Après, il y a l'autre pôle, le Nigeria, où, là, du coup, il y a une forme locale d'extrémisme subsaharien qui est apparue... Mais, bon. C'est très minoritaire, vu les chiffres de la population, mais on ne sait jamais. Entre les franges maghrébines, c'est-à-dire la Mauritanie, le Maroc et le Sénégal, qui sont profondément soufis, l'Afrique subsaharienne, qui est, elle, solidement, dans un « islam noir » qui mélange les coutumes locales, on voit mal, quand même, comment ce wahhabisme progresserait. Le point d'interrogation, c'est l'Algérie, ce qui se passe au Nord.

— *Et la Libye ?*

— Et la Libye, oui ! Et on peut même parler de la Tunisie aussi. C'est plus là où il y aura un flou, à mon avis, mais là on sort vraiment de mes compétences. Je pense que le Maroc, avec la Mauritanie et le Sénégal, campent sur des fondations populaires et savantes du soufisme qui sont très, très solides. Pas indestructibles, mais très solides.

Et tant qu'il y aura des femmes organisant des rituels de rencontres de mariage en plein air, près des mausolées, pendant que des savants farfouillent dans les manuscrits mystiques pour préparer leurs cours aux étudiants, je vois mal comment le wahhabisme pourrait s'imposer au Maroc et mettre au chômage Sidi Ahmed Ou Moussa. *Tslim !*

*Les auteurs tiennent à remercier  
Mohamed «fqih» Grou, pour son attentive relecture  
et ses judicieuses précisions.*



# TABLE DES MATIÈRES

Avant-lire . . . . .	11
I. DE GAO À KIDAL	
Le Nyaye, ce n'est pas rien . . . . .	17
II. MODERNES ET ANCIENS	
Plaisanter et faire la paix . . . . .	27
III. À KIDAL	
Du discours de Dakar . . . . .	45
IV. À CHINGUETTI	
Septième ville sainte de l'islam. . . . .	59
V. DANS LA ZAWIYA DE TIMGUILCHT	
Un pèlerinage onirique . . . . .	65
VI. D'ILLIGH VERS LE SUD	
La baraka des esclaves noirs . . . . .	83
VII. À LA ZAWIYA D'AGLOU	
Comput et sainteté sans frontière . . . . .	89
VIII. HÉRITAGES ANDALOUS	
Des zawiyas aristotéliennes. . . . .	97
IX. ÉCRITURE DE POUSSIÈRE	
De la conservation des manuscrits . . .	109
X. DANS LE SOUSS	
La Résistance à la prédation coloniale .	119
XI. UN ENJEU CIVILISATIONNEL	
AU MARCHÉ NOIR . . . . .	125

Achévé d'imprimer  
par l'imprimerie El Maarif Al Jadida  
en 2014.



COLLECTION LE ROYAUME DES IDÉES

# NE MANGE PAS CE LIVRE

MALI, MAURITANIE, MAROC...

LES ENJEUX

DES MANUSCRITS AU SAHARA

Romain Simenel

Entretiens avec Murtada Calamy

C'est l'arrivée, à la fin des années 1990, de nouveaux acteurs, prédicateurs pakistanais ou fondations du Golfe, qui, non seulement déstabilise un fragile équilibre social, mais, aussi, provoque une véritable chasse aux manuscrits. Chasse qui pourrait paraître une tentative d'effacement des traces historiques — et des ressources — de ce que fut la haute civilisation saharienne. Ces mêmes récents prosélytes, de plus, fournissent le terreau idéologique nécessaire à l'apparition de groupes extrémistes. Ce qui fait dire à Romain Simenel que l'action militaire contre ces derniers groupes armés ne peut être, dans le meilleur des cas, que le traitement d'un symptôme, mais pas une solution à une crise bien plus menaçante, que signe et manifeste le destin des manuscrits du Sahara.

*Murtada Calamy, l'un des co-fondateurs de la collection, vit et travaille à Casablanca.*

*Romain Simenel, ethnologue, est chercheur à l'Institut de recherche pour le développement (IRD). Il vit et travaille entre le Maroc et la France.*

60 DH / 14 €

Dépôt légal 2014 MO 1552

ISBN 978-9954-1-0475-0



EDITIONS  
LA CROIX  
DES CHEVRES